L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

70e ANNEE (7e SÉRIE)
N° 27. — 7 Juillet 1960

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La cause du P. Kolbe. — II. L'affaire Mortara. — III. La sorcellerie est-elle possible ? — IV. Pluralité des Mondes. — V. Origines de la Vie. — VI. Origines de l'Homme. — VII. La traite des blancs et des noirs. — VIII. Remous autour de la Conférence au sommet. — IX. Le cardinal d'Espagne. X. Tous ces tremblements de terre ! — XI. Le vandalisme. — XII. Le clergé et la réunion de la Savoie.

I

La cause du P. Kolbe

Dans la revue illustrée *Orizzonti,* du 22 mai 1960, Nazareno Fabretti, sous le titre « *Le Père Kolbe* », nous annonce que le 15 mars dernier la cause de béatification de ce serviteur de Dieu a été « introduite », ce qui signifie qu'elle est posée devant la Congrégation des Rites. Est-il nécessaire de rappeler qui était le P. Kolbe ? L'article que nous résumons est précédé des sous-titres suivants en gros caractères : « Il mourut dans un « Bunker », pour sauver un inconnu » — « Le Chevalier qui dédiait de nouvelles cités à sa Dame ».

Tout cela va s'éclaircir par les notes que voici. Maximilien-Marie Kolbe naquit, le 8 janvier 1894, à Zdunska Wola, non loin de Lodz, en Pologne. A l'âge de 13 ans, il entrait au collège des Franciscains de Leopol. En 1912, il est envoyé à Rome pour y étudier la philosophie et la théologie, et il y conquiert un double doctorat, l'un à la Grégorienne pour la philosophie en 1915, l'autre à la Faculté de théologie de S. Bonaventure, pour la théologie, en 1919. Mais alors qu'il était dans cette dernière Faculté, connue comme le Collège international Séraphique des Frères Mineurs Conventuels, il fondait, avec la permission du recteur, le 17 octobre 1917, la « *Milice de Marie-Immaculée* », avec l'aide de six confrères. Il allait se faire, pour sa vie entière, le « chevalier de Marie-Immaculée ».

Le P. Kolbe revient en Pologne en 1919 et il s'applique à propager sa « Milice ». Il crée pour cela, en janvier 1922, une revue qui a justement pour titre : *Le Chevalier de l'Immaculée.* Dans l'intervalle, après avoir été ordonné prêtre, le 28 avril 1918, il enseigna la théologie en Pologne. Ce fut pour lui un grand événement de fonder, le 8 décembre 1927, sa première « Cité de l'Immaculée », à Niepokalane, à 40 km de Varsovie. Le fait a attiré l'attention du Saint-Siège. En mars 1930, avec une spéciale bénédiction de Pie XI, il se rend au Japon et près de Nagasaki, il fonde, en mai 1931, sa seconde cité de l'Immaculée et il lance un bulletin missionnaire en japonais, le *Seibo-no-Kishi,* qui obtient un large succès. Il rêvait alors de faire des fondations analogues en Chine, en Corée et en Inde. Mais ses desseins n'aboutirent pas. Il revint donc en Pologne en 1936 et il porta l'activité de sa Cité de l'Immaculée à un degré surprenant, en créant jusqu'à huit publications diverses, au nombre desquelles la revue « *Le Chevalier de l'Immaculée* », atteignait un million d'exemplaires par mois. Tout cela se passait à Niepokalane.

Il y était supérieur et en 1938, il y réunit 762 religieux conventuels, ce qui constitua la plus nombreuse communauté religieuse du monde. Tout cela lui avait fait une notoriété qui n'avait pu échapper aux Allemands. Quand la guerre de 1939 eut éclaté et quand la Pologne fut tombée aux mains des Hitlériens, il se trouva l'un des premiers visés par la persécution. Il fut arrêté le 17 février 1941 et interné au camp d'Ausschwitz, de sinistre mémoire, avec plusieurs autres. C'est là que le 14 juillet 1941, il demanda de remplacer au « Bunker » de la faim, un autre condamné, inconnu de lui, mais qui était père de famille, un nommé François Gajowniszek. Un mois plus tard, le 14 août 1941, il succombait dans des conditions atroces, en vrai martyr de la charité ! Ce qui ressort avec force des pièces du procès de béatification de ce héros, c'est l'union en lui d'une foi intense, d'une vie intérieure profonde et d'une modernité d'esprit étonnante. Il est à l'affût de tout progrès humain pour le sanctifier, pour l'utiliser au service du Christ, pour l'annexer à la culture de l'âme. Il a su merveilleusement, note l'article que nous résumons, échapper à ce que le pape appelait « l'hérésie de l'action », c'est-à-dire « l'activisme », qui met toute perfection dans l'activité extérieure au détriment de la vie intérieure.

Le P. Kolbe, par sa vie entière, démontrera la vérité de cette phrase d'Aldous Huxley, bien surprenante sous sa plume : « Tout véritable progrès est un progrès dans la charité ». Huxley avait-il bien l'idée de ce qu'est la « charité » ? On peut se le demander. Mais il reste que sa maxime est juste. Ne rien renier du progrès humain, se tenir autant qu'on le peut « à la page » de tout, s'efforcer d'être à la pointe de la marche de l'humanité, mais tout rapporter au Christ, tout sanctifier dans le Christ, tout offrir à l'Immaculée, la grande « pourvoyeuse » du Christ, tel fut l'idéal du P. Kolbe, et telle est la leçon qui découlera de ses exemples, quand on les proposera, par sa béatification, à la méditation des hommes.

II
L'affaire Mortara

Dans l'*Osservatore Romano* du 1er mai 1960, édition italienne, il a paru, sous la signature *Hist.*, une étude intitulée : *A vingt ans de la mort du P. Mortara : Nouveaux documents d'archive sur un « cas » qui secoua les gouvernements, la presse, la magistrature et l'opinion publique.* De temps à autre la presse anticléricale revient sur cette affaire. Le journal *Avanti* du 31 mars dernier a fait du bruit autour d'un livre intitulé en italien : *Le cas Mortara en son premier centenaire.* On y réveillait tous les échos de la controverse d'alors. Mais une réponse est venue de la part de l'excellente *Rivista di storia della Chiesa in Italia,* sous la signature de Gian-Lodovico Masetti-Zannini.

Ce que cette réponse fait ressortir avant tout avec force c'est que le « cas Mortara » n'est pas aussi éloigné de nous qu'on le croirait. En effet, il n'y a pas plus de vingt ans que le P. Mortara est décédé, le 11 mars 1940 et il a bien voix au chapitre, lui aussi. Or, il est patent que, tout au long de sa vie, qui ne fut pas courte — 89 ans — il bénit la décision qui l'enleva à ses parents pour le faire élever dans la foi de son baptême, et il fit tous ses efforts pour amener au moins sa mère, après la mort de son père, à la foi catholique, sans y réussir toutefois. Rappelons donc sommairement les faits.

Né le 26 août 1851, de parents israélites, le jeune Edgar Mortara tombait malade au début d'août 1852. Une domestique catholique de la famille se fit scrupule de le laisser mourir ainsi et le baptisa, en cachette des parents. Mais l'enfant se rétablit. Quelques années plus tard, un plus jeune frère de l'enfant se trouvait dans le même cas. On conseilla à la bonne de le baptiser, mais elle s'y refusa, en révélant ce qui était arrivé cinq ans auparavant, pour le jeune Edgar. La rumeur du fait parvint au St-Office, à Bologne, où habitait la famille Mortara. Une enquête fut prescrite, et après avoir acquis la certitude de la réalité du baptême conféré en 1852, l'Inquisiteur de Bologne, le P. Pier-Gaetano Feletti, O. P., ordonna que l'enfant fût éloigné de la famille, pour être élevé jusqu'à sa majorité, à la Maison des Catéchumènes de Rome. Le 24 juin 1858, la sentence fut exécutée et le jeune Edgar, âgé de 7 ans, fut conduit à Rome. Il allait faire d'excellentes études, devenir prêtre, entrer chez les Chanoines réguliers du Latran, et y faire une belle carrière, jusqu'à sa mort. L'affaire ne fit pas grand bruit alors dans Bologne. C'est que les Mortara étaient, en somme, dans leur tort. Les papes, en effet, avaient de tout temps reconnu et ordonné de respecter le droit des parents infidèles sur leurs enfants. Le pape Jules III avait décrété qu'une énorme amende de 1000 ducats serait appliquée à quiconque baptiserait un enfant juif, n'ayant pas l'âge de raison, à l'insu de ses parents ; mais pour prévenir tout abus, les lois de l'Etat pontifical interdisaient aux israélites de prendre à leur service une chrétienne ou un chrétien. Les Mortara avaient contrevenu à cette ordonnance, et c'était par leur faute qu'était survenu le cas en question. Par le baptême, l'enfant était devenu enfant de l'Eglise, qui avait le devoir de lui assurer une éducation chrétienne et comme les parents ne pouvaient la lui donner, c'était l'autorité religieuse qui s'en chargeait.

Il semble que le signal de la polémique autour du cas Mortara ait été donné par le marquis Joachim-Napoléon Pepoli, cousin de Napoléon III, qui fut mis au courant par Frédéric Vellani. Mais la presse s'empara de l'affaire peu après. La *Civiltà cattolica* défendit le point de vue pontifical, en une série d'articles signés du P. Curci. La *Gazette de Venise* du 29 septembre 1858 s'étonnait du fracas créé autour de ce cas. Le fait est que « l'impiété révolutionnaire jeta le gant à Pie IX, selon le mot d'un contemporain. La question romaine était alors à son apogée. On voulait profiter de l'incident Mortara pour arriver au dénouement. » La famille Mortara avait fait des démarches pour récupérer l'enfant, mais le père, Momolo, espérait y parvenir par des voies pacifiques et entretenait des rapports avec le cardinal Secrétaire d'Etat, Antonelli. Momolo soutenait qu'il n'y avait pas eu baptême, ou en tout cas qu'il avait été conféré, *invitis parentibus*, et pas du tout « *in articulo mortis* », si bien qu'il concluait à la nullité du baptême en question. Les communautés israélites piémontaises avaient, de leur côté, répandu une circulaire auprès des communautés juives ou consistoires de France et d'Angleterre. Les journaux anticléricaux partirent en guerre. *L'Indépendance belge* et la *Revue des Deux-Mondes* attaquaient violemment la législation pontificale. *L'Univers,* par la plume de Louis Veuillot et celle de dom Guéranger, répliquait avec force. En Angleterre le *Times* et le *Morning Post* réclamaient la fermeture de la Maison des Catéchumènes à Rome. L'*Univers* répliquait, avec feu, que les fils orphelins des soldats irlandais morts au cours de la guerre de Crimée étaient élevés, par le gouvernement anglais, dans des institutions protestantes, que l'empereur de Russie s'emparait de milliers d'enfants polonais pour en faire des schismatiques, que l'Etat français, sous prétexte de donner des bourses d'enseignement aux enfants, arrachait ces enfants à l'éducation religieuse, et qu'en somme l'enfant Mortara « n'était qu'un enfant mis au collège avec bourse entière ».

La position romaine était plus simple : elle n'admettait pas que les journalistes eussent la prétention d'apprendre au pape sa théologie et les règles du droit canon. Le pape demandait qu'on le laissât gouverner selon ses lois à lui, comme les autres Etats étaient en droit de l'exiger. Cela n'empêcha pas Napoléon III de charger son ambassadeur à Rome, le duc de Grammont, de faire au pape de pressantes représentations. A toutes les instances, Pie IX répondit qu'il ne pouvait « permettre qu'un chrétien fût élevé dans la religion israélite ».

Peu à peu, la campagne diplomatique s'arrêta, la campagne de presse, prolongée quelque temps encore, surtout en France, finit par s'apaiser, mais l'affaire fut rouverte en 1860, quand le Piémont se fût emparé de Bologne. Le P. Feletti, l'inquisiteur de 1858, fut arrêté, jeté en prison, on lui fit un procès. Il se défendit avec clarté et vigueur, en invoquant la législation romaine et la foi catholique. On lui avait donné d'office un avocat, nommé

Jussi, qui démontra : 1° la validité du baptême ; 2° le tort des Mortara d'avoir pris une bonne catholique, contrairement aux lois ; 3° la légitimité de la procédure du P. Feletti. Mais le *Moniteur de Bologne* s'éleva avec force contre la législation canonique. Finalement, le P. Feletti fut absous par la sentence du 16 avril 1860. Mais la polémique se poursuivit et Cavour donna publiquement l'assurance à l'Alliance israélite universelle que son gouvernement ferait tout son possible pour que l'enfant « soit rendu à sa famille ».

En fait, l'enfant poursuivit ses études même après la prise de Rome par les Piémontais en 1870. Dans l'intervalle, en 1867, à l'âge de 16 ans, il était entré dans l'Ordre des Chanoines Réguliers du Latran et il avait déclaré publiquement et fermement qu'il voulait demeurer dans la religion catholique, ce qui coupait court à toute action judiciaire pour le remettre sous l'autorité de ses parents. Il fut, après 1870, envoyé par ses supérieurs en diverses maisons de l'Ordre en Autriche, en France, en Belgique, en Espagne. Il avait un don particulier pour les langues et il put enseigner et prêcher en neuf langues étrangères. Il se fit une réputation de bon prédicateur et de bon professeur et fut considéré comme l'un des meilleurs sujets de son Ordre. Il s'intéressait naturellement de manière particulière à la conversion des Juifs. En 1933, à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, il adressait à ses ex-coreligionnaires un pressant appel pour qu'ils se convertissent au catholicisme. Il s'était retiré en Belgique, après la première guerre mondiale et c'est là qu'il mourut, à Bouhay, à la date indiquée plus haut : 11 mars 1940. Son histoire, en somme n'est qu'un épisode dans celle du « naturalisme » en lutte contre la foi chrétienne.

III

La sorcellerie est-elle possible ?

La question qu'on vient de lire paraît obscure de prime abord. L'article que nous allons résumer est intitulé en italien : « *Les sorcières existent-elles vraiment ?* » Il se trouve dans *Orizzonti* du 15 mai, et il est signé Leone Galati Ventura. C'est une réponse à une objection adressée à la revue de Turin, par Anacleto Sassi, dans les termes suivants :

« Dans son livre « *Gli Indemoniati* » (Les Possédés), Corrado Balducci est en nette opposition avec la pensée de l'Eglise, en parlant du maléfice et en admettant l'existence des sorcières, des mages... L'Eglise considère cela comme une « grave superstition » et condamne celui qui y croit et encore plus celui qui tente d'opérer le maléfice, non pas pour le mal qu'il produit, mais parce qu'il cherche à se faire l'allié d'un esprit mauvais. Dans la « Revue du Clergé italien » (*Rivista del Clero italiano*), de septembre 1959, on lit : « Nous sommes horrifiés par les idées du Moyen Age qui regardait comme certaine l'existence des sorcières et des sorciers... »

Le sens de la question serait donc le suivant : il y a bien des sorciers et des sorcières *de fait*, mais il est interdit par l'Eglise de croire à leurs pouvoirs, à l'action des démons sous leur impulsion, à la réalité de leurs pactes avec Satan. C'est une grave superstition, et il faut avoir pitié de nos pères qui y ont cru.

Et voici la réponse de L. G. Ventura.

Il rappelle d'abord qu'en 1484, Innocent VIII, par la bulle « fameuse » *Summis desiderantes affectibus*, réglait la procédure contre la sorcellerie et en confiait les causes à l'Inquisition, en admettant l'existence d'un commerce avec le diable et en traitant ce commerce de pratique hérétique. Les condamnations de l'Eglise, dans le même sens, contre la sorcellerie, sont nombreuses avant et après Innocent VIII. Certains historiens acatholiques ont même brandi cette position de l'Eglise au nombre des « erreurs » évidentes de l'Eglise médiévale.

Quelle est donc la position actuelle de l'Eglise ? A-t-elle changé ? Quand et sous quelle forme ? — Notons tout de suite que nous-même, en publiant récemment un ouvrage sur la *Présence de Satan dans le monde moderne* (France-Empire, 1959), nous avons donné des exemples frappants tendant à démontrer que la sorcellerie, sous forme de pacte avec le démon, et de pacte efficace, est bel et bien réelle. Nous sommes donc curieux de connaître les raisons alléguées par la *Rivista del Clero italiano*. — Dans *Orizzonti*, le problème est abordé avec prudence et fermeté. Il faut bien croire que ce sont là des problèmes plus actuels qu'on ne pense.

En premier lieu, il est exact que la simple tentative d'agir par les forces de Satan et de rendre un culte à Satan est un péché très grave. En second lieu, il n'est pas vrai que l'Eglise ait proclamé officiellement que la sorcellerie ne produit aucun mal *in concreto* et qu'elle ait condamné ceux qui croient à l'existence des nécromants et de la magie noire. C'est tout le contraire qui est vrai. Dès 1080, dans une lettre au roi de Danemark, Grégoire VII disait bien, il est vrai, que les femmes accusées de pouvoirs occultes « n'étaient pas coupables » et que vouloir les punir était stupide. Mais sûrement, il s'agissait de femmes faussement accusées. Rien ne prouve que Grégoire VII ait déclaré la sorcellerie inexistante en soi. Cela ne supprime absolument pas les autres documents émanant de la papauté.

Sans doute, on ne peut dire que l'Eglise *impose de croire à la sorcellerie*. Nulle part, à notre connaissance, elle n'en a fait un dogme de foi. Mais nulle part non plus elle ne condamne ceux qui y croient.

Mais venons-en au livre de Balducci. Il définit le maléfice : « l'art de nuire à autrui par l'intervention du démon ». Toute la question est de savoir si cela a un sens, dans la réalité.

Or, dit notre article, à la suite de Balducci :

« Il est hors de doute que le maléfice est théoriquement possible. Il ne comporte pas la moindre absurdité en soi, ni chez l'homme, ni chez le démon, ni chez Dieu. En effet, l'homme, animé d'une haine satanique et abusant de sa liberté, peut accomplir les actions les plus perverses, sans en excepter celle d'invoquer et d'adjurer les esprits infernaux, pour qu'ils appliquent leurs pouvoirs maléfiques sur une personne déterminée. Le démon à son tour peut tourmenter les hommes des manières les plus étranges et les plus inexplicables, et il y trouvera sa propre satisfaction ; et rien n'empêche qu'il fasse dépendre son intervention de l'emploi d'un ritualisme symbolique, qui sera une manifestation concrète de culte à Satan, de la part de l'homme, chose très agréable à Satan toujours désireux de singer Dieu

Et Dieu enfin peut permettre le maléfice, dans ses desseins de bonté et de justice, tout comme il permet les cas de possession. »

Sur quoi, Balducci renvoie aux cas de possession qu'il a cités, tout comme nous renverrions, nous, à ceux que nous avons cités de notre côté, puisque nous écrivions sur le même sujet, dans le même temps, et sans le savoir ni l'un ni l'autre. Longuement, toutefois, Balducci discute les explications tirées de la psychothérapie moderne ou de la métapsychique — ce qui revient souvent, selon nous, à expliquer ce qui est obscur par le plus obscur encore. Il conclut, nous l'avons dit, à la « possibilité abstraite » de la sorcellerie, et il regarde comme « irrationnel », quand on croit au démon, à ce qu'en disent les Saints Livres, à ce qu'en rapporte l'histoire, de rejeter cette possibilité.

Il rappelle cependant que parmi les soi-disant sorciers ou sorcières de nos jours, il y a un bon nombre de ce que nous appellerions des « attrape-sous », c'est-à-dire des gens qui font métier de gagner de l'argent au moyen de la crédulité populaire.

En somme, Balducci parle de cette question avec modération et sagesse. Il croit aux « possessions » et aux « maléfices » ; et la *Rivista del Clero italiano* ne nie pas plus que lui la « possibilité abstraite » de la sorcellerie, mais rappelle seulement que nous ne voulons pas du tout prendre à notre compte actuellement tout ce que le Moyen Age a cru et dit de la sorcellerie. Dans mon livre sur Satan, j'ai de même mis en garde, dès le début, contre les exagérations énormes d'un Luther, héritier en cela des plus sombres superstitions médiévales. De là à nier la sorcellerie, les pactes avec le diable, même de nos jours, et l'efficacité de ces pactes, il y a loin.

Mais notre article met en cause un autre auteur tout récent, et qui a écrit dans des conditions bien troublantes pour nous. Il s'agit, en effet, du très gros ouvrage intitulé *Il Peccato*, publié en 1959, sous la direction de Mgr Palazzini, Secrétaire de la Congrégation du Concile, — un titre imposant certes — et dans lequel on trouve un long chapitre sur « le péché dans l'occultisme », par le R. P. Pietro Castelli. Or, dans ce chapitre, le P. Castelli soutient que « l'on ne peut concevoir l'intervention diabolique dans les cas de réelle efficacité du maléfice. »

Son raisonnement est le suivant : — le diable ne peut intervenir dans le maléfice sans la permission de Dieu. D'autre part, les maléfices interviennent toujours dans des buts de vengeance privée et personnelle. Donc, Dieu se rendrait complice de la *vendetta* privée d'un homme contre un autre homme. En effet, il ne s'agirait pas ici d'une simple permission de Dieu, mais ce serait Dieu qui « aiderait, en un certain sens », une personne à faire du mal à une autre.

« Pour nous, conclut Castelli, cette coopération divine au triomphe du mal sur le bien est inconcevable.»

Que voilà une argumentation peu convaincante ! On pourrait tout aussi bien accuser Dieu de connivence dans tous les péchés des hommes, puisque les hommes ne peuvent pécher sans son concours métaphysique, puisqu'ils tomberaient dans le néant, s'il ne les soutenait dans l'être ! De même, toute tentation du diable, toute possession diabolique, toute infestation exige la permission de Dieu. Dans le livre de Job, cette permission divine est explicitement attestée. Peut-on dire que Dieu est « complice » de Satan ? Ce serait un horrible blasphème. Le sorcier ne déploie pas, dans le maléfice, ses propres forces. L'intervention de Satan y est évidente. Dieu « permet », comme il permet la tentation, comme il permet les infestations, et même les possessions, que nul ne peut refuser d'admettre, étant données les preuves que nos Saints Livres et l'histoire religieuse entière en fournissent, et étant donné aussi le fait que l'Eglise a institué un ordre des Exorcistes, et qu'elle prescrit de faire des exorcismes dans des cas déterminés. Si le maléfice était « inconcevable », comme le veut le Père Castelli, que deviennent toutes les Bulles pontificales contre la sorcellerie, que signifient tous les faits accumulés tant dans l'ouvrage de Balducci, sur les « Possédés » que dans le nôtre, sur la *Présence de Satan dans le monde moderne ?*

Concluons donc avec Ventura :

« En vérité, devant des témoignages aussi irréfutables, il est difficile de ne pas croire à l'existence des sorcières ! »

IV

Pluralité des Mondes

La revue *Sciences et Avenir* de mai 1960 a publié un « numéro spécial », dans lequel sont abordées un bon nombre des questions qui passionnent le plus les hommes à l'heure actuelle. Sans pouvoir ici relever les neuf articles, qui y sont alignés, nous voudrions indiquer en bref les positions prises sur les problèmes qui nous tiennent le plus au cœur. Et voici, en premier lieu, « *La pluralité des mondes habités* » par Pierre de Latil. Où en sommes-nous à cet égard ?

Dans notre système solaire, peu de chances qu'il y ait d'autres planètes habitées que la Terre. Mercure est brûlé par le soleil ; Vénus est entourée de nuages de formol ; les grandes planètes, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, n'ont aucune probabilité de vie, avec leurs températures glaciales, et leur atmosphère de méthane et d'ammoniac. Il reste Mars, dont on peut dire que des formes inférieures de vie y existent, mais ne dépassant pas le stade des mousses et des lichens.

Il existe, cependant, dans l'immensité, des milliards d'étoiles égales ou supérieures à notre soleil. Notre article affirme qu'on a constaté récemment l'existence de nombreux « système planétaires » dans les étoiles les plus proches de nous. On a parfois pensé que le système planétaire chez nous ne pouvait provenir que d'une « catastrophe » ; — en particulier d'une collision. Cette idée est en régression marquée. Les matériaux terrestres n'ont pas pu, pense-t-on actuellement, être fabriqués dans la fournaise solaire. Dans cette fournaise, il ne se brûle que de l'hydrogène dont la « cendre » est l'hélium. Or, la terre est surtout faite de fer, silice, calcium, magnésium, aluminium, et d'autres éléments de plus en plus lourds. Tout récemment, le professeur Jesse Greenstein, estimait que la naissance du carbone et de l'oxygène exige 200 mil-

lions de degrés et que le fer en demande de 2 à 4 milliards ! Or, le soleil, en son cœur, ne dépasse pas 15 millions de degrés. Conclusion, il a fallu une source de chaleur formidable pour engendrer les éléments lourds de la nomenclature. « Seule l'explosion d'une *super-nova* a été capable de la genèse des atomes lourds et radio-actifs ». En effet, dans une telle explosion, en une minute, des milliards de degrés sont développés ! Et Pierre de Latil écrit : « Le voilà, notre acte de naissance. »

Pour l'explosion d'une *super-nova,* il faut se référer à l'existence des « étoiles doubles ». Dès 1938, l'Anglais Lyttleton proposait d'admettre que le soleil avait jadis un compagnon, qui a explosé en *super-nova* et c'est cette explosion qui explique nos atomes radio-actifs lourds.

Mais les étoiles doubles ne sont pas rares au firmament. Il y a longtemps que S. Paul a dit qu' « une étoile diffère d'une autre étoile ». Mais il parlait au figuré. En astronomie, c'est strictement vrai. Il y a des géantes et des super-géantes, et il y a des naines. Il y a des étoiles de « première génération » et des étoiles de « seconde génération ». Notre soleil, justement parce qu'il ne peut expliquer seul la présence dans son système planétaire de tous ses matériaux lourds, est une étoile de seconde génération, qui a emprunté ses matériaux à quelque étoile plus chaude et plus ancienne. On s'aperçoit actuellement que « les étoiles doubles sont un phénomène très général ». Sur les 38 étoiles les plus proches de nous et que l'on a pu le mieux étudier, 15 sont des systèmes doubles, triples ou quadruples. Cela fait du 40 %. Dans toute notre galaxie évaluée à 200 ou 300 milliards d'étoiles, cela ferait de 80 à 120 milliards de systèmes stellaires complexes et tous très variés. Notre Soleil a pu naître de l'haleine d'une super-géante qui aurait explosé dans la suite.

Bref, sur nombre d'étoiles ont pu se réaliser les conditions de planètes habitées. Voici en effet les conditions nécessaires à l'apparition de la vie, comme elle existe chez nous :

« Taille suffisante (de la planète) pour retenir une atmosphère, mais pas assez grande pour que l'hydrogène, intégralement retenu, domine trop dans cette atmosphère.

— « Température permettant à l'eau sa phase liquide et même avoisinant de 25° à 40°.

— « Présence d'une étoile (comme notre soleil), ni trop chaude, ni trop éteinte, à une distance ni trop grande, ni trop faible. »

Que ces conditions se trouvent réunies en des milliards de systèmes planétaires possibles dans notre galaxie, — sans parler des autres galaxies — c'est ce que nous pouvons admettre.

« Voilà pourquoi, affirme P. de Latil, nous pouvons donner libre cours à notre imagination et penser que les 200 ou 300 milliards d'étoiles de notre galaxie doivent comporter pas mal de dizaines de milliards d'étoiles ayant des compagnons éteints au sein de systèmes complexes. Quelle que soit l'étroitesse des chances que l'on donne à la vie, il lui en reste encore de très fortes pour qu'elle règne, dans notre galaxie, en bien d'autres planètes que la planète N° 3 de l'étoile Soleil. »

V
Origines de la Vie

A la suite de cette première étude, il en est trois, dans le même numéro, qui s'attachent au redoutable problème des « Origines de la vie ». Pierre de Latil intitule d'abord son second propos : *La vie a débuté* 2,5 *milliards d'années avant notre ère.* — Après lui, Albert Ducrocq expose pourquoi « *A la surface des océans primitifs la vie était fatale* ». — Puis, Gérard Lefebvre étudie « *Les virus et le problème de l'origine de la vie* ».

Du premier de ces trois articles, nous ne donnerons que les conclusions, qui sont admises par tous actuellement.

« C'est une certitude : la vie est née dans le berceau tiède de la mer primitive. »

La paléontologie est formelle. La conquête des continents n'a été faite que par des êtres déjà évolués. La Terre date d'environ — 5 milliards d'années [1]. Les roches les plus anciennes étaient solidifiées il y a — 3,85 milliards. La mer est apparue après ces roches Mais nous croyons savoir que des êtres vivants sont nés dans la mer, il y a — 2,65 milliards d'années, et on peut estimer que la vie était née vers les — 3 milliards d'années, soit environ 800 millions d'années après que le refroidissement des roches avait commencé. Ce fut « l'empire des algues bleues », formées d'une gélatine flottante. Ces algues vont fabriquer l'ozone qui protégera la vie des rayons ultra-violets.

Mais passons vite à l'étude de M. Ducrocq qui entend nous démontrer que « la vie était fatale » au fond des océans primitifs. Pourquoi fatal ? On sait qu'il y a sur ce point deux thèses : 1° la vie ne vient que de la vie, il n'y a pas et il n'y a jamais eu de « génération spontanée ». Le « seuil de la vie » ne peut être franchi, à partir de la matière inerte. — 2° La vie n'est qu'un cas particulier de la matière. Si jamais nous pouvons réaliser en laboratoire les conditions primitives de la naissance de la vie, nous fabriquerons nous aussi de la vie et peut-être des formes inédites de vie dans la nature.

C'est cette seconde position qu'adopte notre auteur. Il définit donc la vie ou plutôt les êtres vivants : « des machines auto-reproductrices ». Or, dit-il, les exemples d'auto-reproduction abondent au sein de la matière inerte : heurté par un neutron, un noyau d'uranium donne des neutrons. Le feu engendre le feu. Quoi d'étonnant en soi que des assemblages d'atomes et de molécules aient pu reproduire leurs semblables ?

Mais dira-t-on, cela n'arrive plus sous nos yeux, dans la nature ; donc cela n'a jamais été. Est-ce bien sûr ? Les conditions étaient-elles les mêmes, il y a 3 milliards d'années que maintenant ? Sûrement non. Nous croyons que l'atmosphère d'alors contenait essentiellement du méthane, de l'ammoniac, de la vapeur d'eau et probablement du gaz carbonique. Dauvilliers, avant la dernière guerre, a attiré l'attention sur l'action formidable de l'électricité et des rayons ultra-violets, dans la chimie

[1] Le signe — (moins) est devenu usuel pour signifier que le nombre d'années indiquées se rapporte *au passé*.

de la nature, à l'origine. Par un paradoxe étonnant, le rayonnement ultra-violet du soleil qui détruirait toute vie de nos jours, est peut-être à l'origine de la synthèse initiale qui donna naissance à la vie. Puis ce fut la vie elle-même qui fabriqua l'ozone qui arrêtait l'ultra-violet destructeur de la vie !

Or, en 1953, le jeune physicien Stanley Miller eut l'idée de réaliser dans un récipient un mélange de gaz aussi semblable que possible au mélange présumé de l'atmosphère primitive, puis d'exciter ce mélange en vase clos par des décharges électriques et de l'ultra-violet. Miller laissa fonctionner son appareil pendant une semaine et, à l'analyse, il découvrit que « des composés organiques avaient été synthétisés et, parmi ceux-ci, les acides aminés occupaient une place importante. » Or, ces acides sont les briques dont sont faites les protéines, qui sont à la base de tout organisme vivant.

Au sein de l'atmosphère primitive auraient donc pu se former des éléments essentiels à la vie. Les biologistes soviétiques ont eu, par suite, la pensée d'envoyer quelques litres « d'atmosphère originelle » au delà de notre atmosphère, pour les soumettre au rayonnement solaire intégral. Quoi qu'il en soit, on pourrait supposer qu'à l'aube de la vie terrestre, des acides aminés se formèrent en abondance dans l'atmosphère et furent entraînés dans les océans qui apparaissaient alors.

On constate, en laboratoire aussi, que les molécules formées de chaînes d'acides aminés accrochés les uns aux autres sont autoreproductrices. Mais nos moyens d'analyse ne sont pas encore assez perfectionnés pour nous permettre de préciser l'alternance exacte des divers acides aminés ; — on en connaît 25, qui forment une molécule de protéine. Il reste que parmi les innombrables « accrochages » entre les divers acides aminés formés, à l'origine, dans les océans par la chimie de la nature, il a pu se réaliser ceux qui conduisaient à la vie. On peut au moins le « supposer » et l'auteur de l'article précise « nous écririons presque : l'admettre ». Ce serait comme un numéro de loterie : il doit un jour ou l'autre sortir. — On notera ici que toute intention divine de création ordonnée est écartée et qu'on ne raisonne que sur le *calcul des probabilités du hasard*. — Mais poursuivons. L'auteur conclut nettement :

« Le processus fondamental de la vie apparaît ainsi comme inévitable, comme fatal. »

Ne va-t-il pas ici un peu vite ? Aussi longtemps qu'en laboratoire on n'aura pas réalisé la vie à partir de la matière inerte, on ne constate que ceci : la vie ne sort que d'un germe vivant. La génération spontanée scientifiquement n'existe pas. Mais, comme il nous est arrivé de le noter avec le P. Bosio, il ne suffirait pas encore de faire la vie à partir de la matière inerte en laboratoire, il faudrait encore que cette vie ait un *élan ascensionnel*, une puissance auto-reproductrice et évolutive comme elle l'eut dans notre passé terrestre. Il est vrai que notre auteur, Albert Ducrocq, se hâte d'ajouter que l'auto-reproduction n'est jamais littérale, qu'il y a toujours des variantes, que l'évotion est inscrite dans ces variantes, car seules les variations les plus aptes subsisteront et élimineront les autres. Il en vient à cette affirmation qui paraîtra bien audacieuse à beaucoup : « Ainsi, *l'autoperfectionnement sera fatal.* »

C'est lui qui souligne. En résumé : 1° dans les conditions exceptionnelles où se trouvait la Terre il y a — 2,5 milliards d'années, la vie, dit notre auteur, devait apparaître ; 2° Une fois la vie donnée, elle ne pouvait plus cesser de se perfectionner. La dérive était systématique, et nous voyons la « pression de l'évolution » agir de façon quasi continue ».

Telle est la thèse ou plutôt l'hypothèse. Nous la donnons ici à titre purement documentaire, n'ayant pas la compétence nécessaire pour la discuter.

VI

Origines de l'Homme

Toujours dans la même revue et le même numéro, c'est Gérard Lefebvre qui traite de la question suivante : *La biologie peut-elle nous dire comment naquit l'homme* ?

Il observe d'abord que la plupart du temps, on remonte de l'homme actuel à l'homme de Cro-Magnon, puis à celui de Néanderthal, de là au Pithécanthrope et même à l'Australopithèque. Mais ainsi, on est toujours à la recherche du « chaînon manquant » et on se perd, c'est le cas de le dire, dans « la nuit des temps », en se heurtant au hiatus entre l'homme et l'animal. On a vu, à l'article précédent, que l'on prétend aujourd'hui franchir le seuil de la vie, par le jeu fatal de la chimie naturelle. Il semble maintenant que Gérard Lefebvre veuille nous dire comment de l'animal à l'homme, le « seuil de l'hominisation » a été également franchi de manière fatale.

Notons bien que ce mot *fatal* ne signifie pas nécessairement « automatique », fruit des forces de la nature, laissées à elles-mêmes et n'ayant aucune impulsion divine primitive. Si Dieu en créant les choses leur a imprimé l'orientation nécessaire, il est clair que les choses ne pourront qu'obéir à cette impulsion. Dans ce cas on ne devrait pas se représenter Dieu comme ingénieur qui, de temps à autre donne un « coup de pouce », pour franchir telle ou telle étape. Le déroulement évolutif de la vie serait « fatal », dans la mesure où Dieu l'aurait réglé ainsi. Il ne serait pas « fatal » en ce sens qu'il n'aurait pas pu métaphysiquement être différent.

Cela bien précisé en marge de l'article, lisons et résumons celui-ci. Il part de l'évolution du système nerveux. Sa fonction primitive essentielle est l'irritabilité. On en trouve l'ébauche dès le début de la vie, dans les êtres inférieurs. D'abord diffus, il se localise dans des ganglions, comme dans le ver. Du ganglion des annélides on passe à l'encéphale. Celui-ci va se compliquer de plus en plus. Au système nerveux purement végétatif, assurant les fonctions viscérales de la vie, se superposera peu à peu le système cérébro-spinal, comprenant un bulbe, des pédoncules cérébelleux, un cervelet, puis se prolongeant par le cerveau moyen ou diencéphale, et enfin par le cortex. Or, en vertu du « principe d'intégration » formulé dès 1880, par Jackson, chaque fonction nouvelle subordonne les fonctions antérieures, les contrôle et les couronne.

A mesure que l'encéphale s'enrichit, les fonctions supérieures prennent en charge toutes les fonctions inférieures. Chez les animaux supérieurs, l'apparition du *cortex* marque la dernière étape de l'organisation nerveuse. Mais dans le cortex lui-même, les fonctions dirigeantes prendront le pas sur les autres.

Mais ici, attention ! Dans l'évolution générale, la spécialisation prématurée est une obstruction partielle. L'animal qui se spécialise s'interdit du coup d'autres activités. Justement l'homme est au terme d'une évolution sans spécialisation : il n'est ni nageur, ni grimpeur, ni coureur, ni sauteur. Mais il est tout cela quand même, à un degré particulier et suffisant. Sa spécialisation à lui c'est le développement cérébral, c'est l'aptitude à tout, grâce à l'intelligence. « Son empire propre, c'est l'intelligence. »

A cette intelligence, il faut un organe : le cerveau. A ce cerveau, il faut un logement : la boîte crânienne. A cet organe dirigeant, il faut un instrument : la main. Il faut donc que l'animal acquière la station debout, qu'il soit bipède, pour libérer la main. Dans l'évolution humaine, on verra donc la boîte crânienne se développer, la face se réduire, la main se libérer de la marche, et toutes les structures s'adapter à un ensemble de fonctions supérieures, aboutir à la parole, à la vie sociale, au progrès incessant qui en sera la conséquence.

Au cours de ce processus vers l' « hominisation » une grave difficulté s'est présentée. Chez tous les animaux, le cerveau est enfermé, pour être bien protégé, dans un boitage rigide. Or, chez l'homme le cerveau a atteint à un tel volume, que s'il était aussi bien enfermé que celui du singe, par exemple, il ne pourrait plus passer par les organes féminins, au moment de la parturition.

La « nature » a résolu le problème d'une manière curieuse, que notre article appelle « la *recette* de l'homme ». Le crâne de l'enfant n'est pas ossifié comme celui du singe. La partie supérieure, qu'on appelle la « fontanelle » n'est recouverte que de peau. Pendant plus d'un an, le cerveau n'est pas enserré dans un crâne rigide. Il va pouvoir se développer rapidement. Au moment de l'accouchement la tête est le plus gros obstacle. Mais cette tête est plus souple que dans l'animal. Le crâne du nouveau-né ne mesure que 35 cm de tour. En 18 mois il va atteindre à presque 50 cm. Au début, le cortex est là, chez l'enfant, mais il ne fonctionne pas. L'enfant ne sera pleinement humain qu'avec son premier sourire. Son électro-encéphalogramme le deviendra aussi.

« Le nouveau-né humain apparaît ainsi comme un véritable animal prématuré, né avant terme, juste au moment où son crâne peut encore passer à travers le bassin de sa mère. ».

L'examen des électro-encéphalogrammes chez les enfants, démontre que l'enfant qui vient de naître n'a pas un tracé humain, mais un tracé qui correspond à celui des mammifères.

Et voici comment notre article conçoit l'avènement de l'homme. Ce serait, selon lui, un « heureux hasard », bien qu'il se garde de cette expression, mais voici son texte :

« Il semble donc bien, écrit-il, que l'homme soit, en quelque sorte, un embryon de singe dont le développement s'est trouvé bloqué, avant d'avoir parcouru les derniers stades embryonnaires. Ainsi se trouverait expliquée la fontanelle et l'ossification incomplète du crâne qui a permis, dans un stade ultérieur de l'évolution, le développement du cerveau et l'accession à l'intelligence supérieure. »

Franchement, ne sommes-nous pas ici en pleine fiction ? Pouvons-nous tout remettre au hasard ou à la fatalité ? N'y a-t-il pas un plan dans la création ? Bergson avait-il tort, en parlant comme simple philosophe, de dire que l'homme était le but visible de l'univers sensible ?

Mais si l'on veut que tout dépende d'un heureux hasard, il faudrait encore que cet « embryon de singe dont le développement s'est trouvé bloqué » ait été réussi à deux exemplaires, l'un mâle et l'autre femelle, qu'ils aient pu s'accoupler, qu'ils aient assuré à leur lignage la même déformation initiale qui avait présidé à leur naissance, qu'ils aient tiré de là un avantage tel qu'ils aient ainsi ouvert la voie à une race nouvelle, avec cerveau plus développé et « intelligence supérieure ».

L'auteur de la suggestion que nous discutons la qualifie lui-même de « au demeurant assez étrange ». Je crois bien. Et le plus étrange pour un philosophe de métier serait que l'intelligence découle, comme de soi, de l'organisation supérieure, au lieu que cette organisation même découle de l'intelligence. Et pour le théologien, la pierre d'achoppement sera que, dans l'hypothèse avancée, on est acculé au *traducianisme*, c'est-à-dire à la naissance de l'âme à partir des âmes des parents, et que l'on dise adieu au *créatianisme*, c'est-à-dire à la création non seulement des premières âmes humaines — Adam et Eve — mais aussi de toutes les âmes par Dieu.

Nous n'accordons donc, quant à nous, aucune probabilité si minime qu'elle soit à cette conjecture d'un embryon doté de fontanelle, bloqué dans sa formation et donnant naissance à un être supérieur à celui de ses antécédents. Nous sommes cependant d'accord avec l'auteur jusqu'à un certain point, quand il écrit en conclusion :

« ...Une fois démarré le processus de la capacité intellectuelle, tout le reste coule de source. Autant il était nécessaire d'être prudent lorsqu'on tentait de remonter à la prodigieuse chaîne de causes qui mène à l'hominisation, autant, une fois celle-ci ayant abouti aux premiers êtres qui soient réellement des hommes, tous les fantastiques progrès du genre humain deviennent compréhensibles. *Ils étaient même inéluctables.* »

Si nous soulignons ces derniers mots, c'est qu'ils ne nous paraissent admissibles que sous condition d'un plan divin, d'une Providence, d'un « sens de l'histoire » qui ne peut exister sans la présence de Dieu au cœur des événements ! Un fait immense comme la Rédemption divine par le Verbe incarné ne peut s'expliquer sans une intention dont l'Evangile de S. Jean a traduit la signification en ces termes inoubliables : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean, III, 16).

VII

La traite des blancs et des noirs

Nous avons reçu du R. P. Lombardi, qui est à la tête du mouvement « Pour un monde meilleur », une note dont l'importance n'échappera à aucun de nos lecteurs. Le titre qu'on vient de lire est de lui-même. Etant en Colombie, il a recueilli de la part de Mgr Botero Salazar, archevêque de Medellin, les renseignements les plus inquiétants sur l'activité de 500 jeunes gens rentrés au pays, de Russie où ils venaient de faire leurs études universitaires.

« La gratuité de leur séjour, l'endoctrinement scientifiquement organisé par un gouvernement qui met au service de l'athéisme les milliards soutirés par la dictature d'Etat, le spectacle des réalisations industrielles obtenues par les mêmes moyens : tout cela — présenté avec un art accompli, sous les yeux de garçons incapables de juger de la complexité des circonstances — avait détruit, chez beaucoup d'entre eux, la foi peut-être un peu trop « traditionnelle », et les avait transformés en fervents propagandistes du communisme. »

En Equateur, il y a deux mois, le P. Lombardi recevait aussi des confidences dans le même sens, de Mgr Riofrio, évêque de Loya : deux chaires d'Université venaient d'être confiées à deux professeurs récemment rentrés de Russie.

Mais ce qui doit inspirer les craintes les plus redoutables est le fait de la fondation à Moscou d'une « *Université de l'Amitié entre les Peuples* ». Cette Université est destinée aux étudiants étrangers venant d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du sud. La nouvelle en a été publiée par Krouchtchew lui-même, lors de sa récente visite à Djakarta. D'après les renseignements obtenus par le P. Lombardi, cette Université accueillera, dès la première année de son fonctionnement, 500 étudiants. Il est prévu qu'en peu d'années, elle en pourra recevoir 4.500. Pendant deux ans, les étudiants suivront un cours de langue russe, et des cours de sciences politiques; à partir de la troisième année, ils pourront être admis aux cours supérieurs des diverses Facultés, toutes conçues selon les principes idéologiques que l'on devine. Le vrai contrôleur de la nouvelle Université est actuellement Bavajan Gafurovic Gafurov, le connaisseur le plus qualifié des mouvements révolutionnaires asiatiques.

Les étudiants devront avoir moins de 35 ans, avoir été examinés par les attachés culturels soviétiques de leurs pays respectifs, avoir fourni les preuves de leurs « sentiments de sincère amitié envers l'U.R.S.S. » Moyennant quoi, les avantages les plus tangibles et les plus alléchants leur sont assurés : voyage, résidence, entretien, études, tout sera gratuit, et mieux encore les étudiants toucheront un salaire.

Au surplus, ce n'est pas avec la prochaine Université que l'œuvre de perversion a débuté. Il existe depuis longtemps, à Moscou, dans les Universités, des cours créés tout exprès pour les Africains.

L'intention qui a présidé à l'organisation de ces cours fut très bien exprimée dans le discours prononcé au cours d'une cérémonie d'accueil, par le Président de l'Association de l'Amitié afro-asiatique:

« Je voudrais, dit-il, que vous compreniez exactement le sens de votre venue à Moscou. Les colonialistes voulaient vous isoler du monde. Ils avaient mis entre vous et le monde un rideau épais, mais le rideau a été déchiré et vous voici maintenant à Moscou ; parce que le salut futur du Continent africain dépend de vous. »

A cette occasion, les représentants des étudiants du Kenya et du Cameroun, qui étudiaient déjà à Moscou, ont fait une promesse solennelle, au nom de tous et même des nouveaux venus :

« Avec l'aide de l'Union soviétique et des autres Pays socialistes, nous saurons libérer tous les peuples du Continent africain. »

Comme exemple des tractations entre la Russie soviétique et les pays africains, on peut citer l'accord signé avec la Guinée par l'ambassadeur soviétique : la Russie s'est engagée à envoyer en Guinée 50 professeurs de langue russe, pour des cours réguliers de trois ans dans les écoles moyennes. Ces professeurs seront recrutés parmi les plus habiles propagandistes et ce sont eux qui, à la fin des cours, désigneront les étudiants admis à bénéficier des bourses d'études en U.R.S.S.

Ajoutons avec le P. Lombardi qu'il y a des exemples de résistance courageuse de la part des étudiants, bien que triés sur le volet. En octobre 1959, les autorités de la R.A.U. rappelèrent dans leur patrie 650 étudiants qui se trouvaient en Russie ou dans les pays satellites :

« Ces étudiants ont déclaré avoir accueilli ce rappel avec soulagement, non seulement à cause du régime de vie très sévère qui leur était imposé, mais encore parce que ceux qui ne manifestaient pas de sympathie pour le communisme étaient l'objet de continuelles hostilités. Quelques-uns d'entre eux ont exprimé le désir d'organiser des conférences pour « expliquer aux étudiants arabes les aspects anti-humains et anti-religieux du communisme. »

Tel est donc le nouvel aspect de ce que le Père Lombrdai se sent autorisé à appeler « la traite des blanches », étant bien entendu qu'il s'agit aussi bien des garçons que des filles et des jaunes autant que des noirs. Son cri d'alarme ne peut pas ne pas être entendu !

VIII

Remous autour de la Conférence au sommet

Ce que nous venons de dire de l'organisation de propagande communiste nous met en face des raisons profondes de ce qu'on a appelé l'échec de la Conférence au sommet. En fait, cette Conférence ne pouvait être qu'un intermède, dans la véritable lutte qui se livre dans le monde et qui est le pendant de la lutte des bons et des mauvais anges, avant la création de l'humanité.

Un de nos lecteurs d'Amérique nous envoie de nombreux textes de journaux américains commentant l'échec de la Conférence. Ces textes font voir que l'opinion américaine est surtout attentive aux résultats que l'attitude agressive de Krouchtchew peut avoir sur les élections présidentielles. C'est l'un des traits de la vie politique américaine qu'il s'y déchaîne une véritable fièvre, tous les quatre ans, à propos des élections à la Présidence. Et cette fièvre redouble d'intensité, lorsque, selon les usages, il ne peut être question de réélire le Président en exercice. Les deux grands partis, républicain et démocrate, s'affrontent. Et dans chaque parti, il

y a des compétitions personnelles, pour la candidature. Or, les discours de Krouchtchew semblent avoir pour but d'influencer les électeurs américains. C'est dans ce cadre qu'il faut lire les nombreuses coupures de journaux qui nous ont été envoyées. Le premier point qui s'en dégage est que l'incident de l'U2 ne fut qu'un prétexte, car la Russie n'est pas en retard, tant s'en faut, pour pratiquer l'espionnage sur une grande échelle. La Russie tout fait, en particulier, pour attirer chez elle des savants anglais ou américains, ou autres, qui lui livreraient les secrets atomiques. Les journaux américains sont pleins de récits de cas d'espionnage soviétiques, insoupçonnés du grand public.

En second lieu, les journaux soulignent que délibérément M. K. a fait entrer la « guerre froide » dans une phase nouvelle. Mais il a perdu, en Occident, la plus grande partie de son autorité de diplomate, et il a resserré, en fait, les liens entre les puissances occidentales. Ce n'était pas ce qu'il voulait et il est visiblement mécontent du résultat obtenu !

Les explications que donnent les journaux américains au sujet de l'incartade de M. K. à Paris, sont celles que nous lisons dans les nôtres : ou bien, influence occulte mais puissante de la Chine communiste, qui ne veut pas de « co-existence pacifique », — ou bien, retour d'influence des Stalinistes, qui reprochent à M. K. la politique du sourire, — ou bien mécontentements intérieurs en Russie, obligeant M. K. à créer une tension internationale, pour détourner les esprits des raisons d'insatisfaction dans le domaine économique et social.

Ce qui est sûr c'est que le motif invoqué : « espionnage », était tout à fait artificiel. Mais M. K. considère maintenant l'avenir. Il a rompu les ponts avec Ike. Il a annoncé quasi officiellement qu'il ne traitera qu'avec son successeur. Il est donc logique qu'il cherche à favoriser l'élection d'un successeur qui lui serait le plus agréable à lui. Mais qui donc pourrait être ce successeur ? Avant tout, M. K. ne veut pas de Nixon, candidat républicain, qui lui a tenu tête et qui, dans les derniers événements s'est montré énergique pour dénoncer l'espionnage russe en Amérique. Or cette opposition de M. K. peut se présenter comme une arme à double tranchant. Elle peut favoriser la candidature qu'elle combat, en éveillant l'amour-propre des Américains. Et puis, elle peut aussi faire le jeu de M. Rockfeller, qui s'est effacé devant M. Nixon, mais qui vient d'annoncer que si son parti — le républicain — faisait appel à sa personne, il ne répondrait pas négativement.

Il est possible aussi que le parti démocrate tire avantage des événements. Dans ce parti, c'est un catholique, M. Kennedy, qui, jusqu'ici, semble être en faveur. N'allons pas croire que tous les catholiques soient pour lui, ni tous les protestants contre. Beaucoup le trouvent un peu jeune, si dynamique qu'il soit, pour mener la lutte contre un adversaire aussi redoutable que M. K. Mais on suggère, dans les journaux que nous avons lus, qu'il pourrait avoir comme secrétaire d'Etat Adlaï Stevenson, ou encore que celui-ci devienne président, avec Kennedy comme vice-président.

Quelques journaux comme *The Boston Sunday Herald* du 22 mai, pensent que « Krouchtchew préfère les Démocrates », car il est convaincu qu'ils seraient plus faciles à « rouler » que les républicains, plus prompts à ruiner les finances américaines ce qui aurait de grandes conséquences pour tout l'Occident.

Mais tout cela n'est que spéculation assez oiseuse. Il nous semble, quant à nous, que les paroles les plus sensées sur toute la question ont été écrites par Louis-Philippe Roy, dans l'*Action catholique*, de Québec, et dont voici quelques extraits :

« La brutalité grossière avec laquelle Krouchtchew a fait échouer la Conférence au sommet avant même qu'elle ne commence, a plongé le monde dans l'étonnement et l'inquiétude.

Rien n'est plus conforme cependant à la morale soviétique que cette attitude brusque et inattendue. On oublie trop souvent, en effet, que la règle morale des dirigeants « rouges » se formule ainsi : est bien tout qui est favorable à l'U.R.S.S., instrument de la domination communiste mondiale ; est mal tout ce qui est défavorable à l'U.R.S.S. et à sa mission...

L'échec de la conférence prouve que la paix du monde est à la merci d'un homme matérialiste et athée, pour qui la vie des autres ne compte qu'en regard des intérêts de son pays et du communisme. Le maître du Kremlin pourrait plonger l'univers dans un affreux cataclysme nucléaire, dans un mouvement d'humeur, s'il jugeait le moment propice. »

Mais faut-il en conclure que c'est M. K. qui dirige les événements du monde ? A Dieu ne plaise ! Et M. Louis-Philippe Roy conclut gravement :

« N'allons pas désespérer cependant, car il est un Etre infiniment plus puissant que Khroutchew, auquel nous croyons, dont nous pouvons réclamer et mériter l'intercession.

Le Pape et nos évêques, qui sont nos chefs éclairés et vertueux, nous demandent de prier, de solliciter l'affermissement de la paix, de la justice et de la charité. Sachons mesurer la gravité de l'heure et apprécier la valeur d'une supplication humble mais pressante... »

« L'avenir est à Dieu », disait le poète...

IX

Le cardinal d'Espagne

Dans la revue *Historia*, n° 163, un spécialiste de l'histoire d'Espagne, Jean Descola, prend occasion de la dernière pièce d'Henry de Montherlant, — l'académicien malgré lui, — pour nous parler du *cardinal Ximénès*, qu'il surnomme « *le Richelieu espagnol* ».

Il se nommait Gonzalo Ximénès (ou Jiménès) de Cisneros et il était né en 1436, à Torrelaguna, au pied du Guadarrama, à 40 km au nord de Madrid. Son père était percepteur. De bonne heure, il montra des dispositions pour l'étude. On l'envoya à Alcala de Hénarès, puis à l'université de Salamanque. Il y devint docteur en droit et, ordonné prêtre à 23 ans, il partit pour Rome où il obtint un emploi d'avocat consistorial au Vatican. Il vécut à Rome de 1459 à 1473, puis revint dans son pays. Son archevêque — celui de Tolède — lui refusa un poste convoité et le jeta en prison, où il resta six ans. Mais un second archevêque, successeur du précédent, le prit sous sa protection et

le fit archidiacre de Siguenza. En 1484, Cisneros entrait chez les Franciscains et se plongeait dans la pénitence.

« La lecture de la Bible et la prière absorbent son temps. Il n'est plus qu'un moine très humble. Un seul objectif : faire une bonne mort. »

Mais ses supérieurs ont l'œil sur lui. Il est nommé confesseur de la reine Isabelle la Catholique (1451-1504), et il devient provincial des Franciscains en 1494. Sur des entrefaites, l'archevêque de Tolède, Mendoza, vient à mourir. Pendant son agonie, il a murmuré à la reine :

— « Ecartez de l'archevêché de Tolède les grands personnages ! »

La reine a compris. Elle jette les regards sur son confesseur. Dans le même temps, elle intervient à Rome, où règne un pape espagnol, Alexandre VI (Borgia), pour qu'on donne à Cisneros l'ordre d'accepter l'archevêché de Tolède ; et celui-ci après de vives résistances, s'incline.

Le voici donc archevêque, en 1495, à la veille de ses 60 ans. Il habite un palais, il a un entourage somptueux, mais, sous de riches étoffes, il garde son froc de franciscain et « ne touche pas aux mets rares qu'il est obligé d'offrir à ses convives ». Il dort sur une planche et s'administre la discipline. Il n'a pas cherché les honneurs, mais puisqu'ils lui ont été imposés, il est bien résolu à exercer son autorité dans toute sa force pour la réforme de l'Eglise d'Espagne.

Cette « réforme » que Luther brandira 25 ans plus tard, avec appel à la Bible, Cisneros l'aura réalisée, lui, de manière plus orthodoxe et plus efficace, un quart de siècle avant lui. Mais tandis que Luther fermera les couvents et jettera le clergé dans les liens du mariage, Cisneros fait bâtir des couvents, fonde une université nouvelle à Alcala, pour rivaliser avec celle de Salamanque et instruire le clergé tant régulier que séculier. Il aura, mieux que Luther, le culte de la Bible, car il fera imprimer à Alcala une Bible telle qu'on n'en avait jamais vu : dès 1502, 15 ans avant les fameuses Thèses de Luther sur les Indulgences, il avait réuni dans cette ville un groupe de savants qui, sous sa direction, éditèrent la fameuse *Bible polyglotte*, qui parut de 1514 à 1517, en six volumes in-folio, tirés à 660 exemplaires. C'est ce qu'on appella la *Complutensis*, du nom d'Alcala, l'antique *Complutum* des Romains. Elle était en hébreu, en chaldéen, en grec et en latin. Mais Ximénès ne fut pas moins actif dans le domaine politique que dans le religieux. Il se révéla un homme d'Etat de puissante envergure, s'occupant à la fois des finances, de la guerre contre les musulmans d'Afrique, de la conversion des Morisques — dans laquelle, on lui reproche des procédés un peu sommaires et qui se montrèrent au total décevants. Tout lui passait par les mains et il suffisait à tout. En vain le pape Léon X lui commandait-il de manger de la viande et d'obéir aux médecins. Il ne sut jamais se ménager, même après avoir atteint ses 80 ans. Son dernier exploit fut d'assurer le pouvoir au jeune prince don Carlos, qui allait être Charles-Quint, alors que sa mère — Jeanne-la-Folle — vivait encore. Charles, du reste, ne lui en sut pas gré, car en arrivant en Espagne, en 1517, son premier soin fut d'envoyer à Cisneros une lettre pleine de déférence, mais catégorique, pour le prier d'aller se reposer dans son diocèse, c'est-à-dire de quitter ses fonctions. Cette lettre au surplus ne fut peut-être pas connue de l'intéressé, car le grand cardinal mourut avant de l'avoir reçue (ou aussitôt après en murmurant, dit-on, ces mots : « Pourquoi cette punition ? »).

Après avoir résumé la vie de Cisneros, M. Descola dit son admiration pour la pièce de Montherlant, qui s'est défendu de faire une pièce historique et d'avoir « ajouté la déformation du dramaturge à cette première déformation qu'est l'histoire. » Sa pièce est moins une pièce « politique » qu'une pièce de « caractère ». Et le caractère de Ximénès y est traité à la perfection. Mais il semble que le thème philosophique qui s'en dégage soit celui qui est au fond de tout ce qu'écrit Montherlant, et M. Descola le résume ainsi :

« Rien ne sert à rien et le service lui-même est inutile. Cependant, et si la vie n'est qu'un songe, le « bienfaire » ne s'y perd pas, quel que soit son inutilité, parce que ce bien, c'est nous qui l'avons fait. »

En somme, par dessus son scepticisme, Montherlant, d'après cela, conserve ce que S. Jean de la Croix condamne si fort sous le nom d' « esprit propriétaire » ? Que nous sommes loin des vrais et profonds mystiques !

X

Tous ces tremblements de terre !

Le monde vient d'être de nouveau épouvanté par des tremblements de terre d'une telle ampleur, au Chili surtout, qu'ils comptent au nombre des plus terribles que l'on ait connus dans l'histoire. Dans *Science et Vie* de juin 1960, Louis Plouër pose en gros caractères cette question : « *Pourquoi tant de tremblements de terre ?* » Et en sous-titre il précise : *Trois séismes par jour au Japon. — Des foyers profonds de* 600 *km.* — 5.000 *secousses consécutives en Assam. — Un globe dilaté. — Des continents flottants comme des radeaux. — Des catastrophes imprévisibles.* — Et encore, il est visible que l'auteur de l'article a écrit avant les derniers événements du Chili et avant « l'onde solitaire » improprement appelée raz-de-marée, qui en fut l'une des suites les plus étonnantes. Avant de commencer son article, il a éprouvé le besoin de formuler encore cette interrogation : « *L'Occident à la veille d'immenses cataclysmes géologiques ?* »

A vrai dire, ce n'est pas qu'on estime qu'il y ait quelque chose de changé dans les conditions terrestres. Depuis toujours, à notre connaissance,

« la Terre tremble quatre fois par jour au Chili, trois fois par jour au Japon, une fois tous les deux jours en Italie. »

Mais elle tremble un peu partout et « pratiquement en permanence ». Et nous sommes, en Occident, plus exposés que les autres : « 52,6 % des tremblements de terre mesurables ont eu pour théâtre, en un siècle, le Cercle méditerranéen, contre 38,5 % au Cercle Pacifique. » On a compté 612 séismes « destructeurs » en Italie, et 1.478 en Grèce, contre 271 au Japon, dans le même

temps. Rappelons que Messine, en 1908, compta 80.000 morts. Il est vrai que Tokyo, en 1923, en eut 150.000.

Pourquoi toutes ces agitations ? On n'en sait rien. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'écorce terrestre n'est pas solide.

Que savons-nous, ou croyons-nous savoir de la composition du globe ? Le savant autrichien Suess (1831-1914), dans son ouvrage célèbre *La face de la terre,* a établi les points que l'on regarde comme essentiels en la matière. Le professeur P. Dive, de la Faculté de Montpellier, a complété ses vues. Le Globe serait composé de trois parties différentes : 1° le *Nifé* — abrégé de Nickel-Fer, — noyau très dense, composé de nickel et de fer, sous pression de 1.600.000 atmosphères et d'une température voisine de 300.000°. La plupart des métaux ayant dépassé leur température critique, et les molécules et atomes étant dissociés, cette matière centrale doit se présenter sous forme d'un gigantesque brouillard, qu'on peut assimiler, au point de vue mécanique à un gaz compressible, d'une épaisseur de 4.000 km.

2° Au-dessus du *Nifé,* se trouve le *Sima* — abrégé de silice-magnésium, — qui est une large couche visqueuse de 1.500 km, ayant moins de 6.000° de température, et où dominent le silicium et le magnésium. Cette couche visqueuse est, au total, plus solide que liquide et elle est traversée par de puissants courants dirigés vers l'est, d'autant plus rapides et plus profonds qu'ils sont plus voisins des pôles.

3° Au-dessus du *Sima,* on place une sorte de voile, extrêmement mince — relativement — et on l'appelle le *Sial* — abrégé de silice-aluminium, — une couche qui fut liquide et qui est maintenant d'une consistance voisine de la solidité. La croûte terrestre, qui n'est pas plus épaisse, à proportion, que la peau d'une orange, baigne donc dans un magma visqueux. Les trois couches indiquées ont, ensemble, une épaisseur d'un peu plus de 6.340 km.

Il suit de cet exposé que la terre n'est pas rigide. Sa consistance moyenne est plus proche de l'état de fluide que de l'état de solide.

« L'homme n'est pas apparu sur une Terre achevée : la mise en scène se poursuit sous nos yeux. »

L'ère des grands soulèvements n'est donc pas close. La plupart des séismes, dont beaucoup ne sont connus que par nos sismographes et ne causent pratiquement aucun dommage, sont liés directement à des mouvements de l'écorce terrestre. Les géosynclinaux les plus anciens et les grandes aires continentales qui n'ont jamais été soumises à des modifications de reliefs de grande amplitude — par exemple : Madagascar, l'Australie, la Sibérie, le Brésil, la Scandinavie, — sont moins secoués que les autres. En Suède, pas plus de trois secousses par an. Mais les régions qui correspondent aux formations du secondaire, et dont les sédiments ont été triturés, disloqués, plissés, restent soumises à des secousses plus fréquentes : Alpes, haute vallée de la Durance, Provence, mais surtout les Apennins, qui sont la plus jeune chaîne du monde. En Italie, on compte donc 230 séismes par an. On admet que les montagnes en général sont des masses qui ne cessent de se faire et de se défaire. On a abandonné la vieille et commode image de « la pomme qui se ratatine » en vieillissant. Bien au contraire, en raison des actions thermodynamiques et radioactives qui agissent dans son sein, la Terre « grossit » plutôt ! Le rayon du globe s'allongerait de 7 cm en 10.000 ans et que c'est cela qui expliquerait une décroissance de la rotation de la terre de six secondes par siècle... « Plus grosse, la terre tournerait moins vite ! »

De plus en plus, on se rallie à l'hypothèse du savant allemand Wegener sur « la dérive des continents », causée par le fait que la croûte terrestre est posée sur le magma visqueux dont nous parlions plus haut. Les continents dérivent lentement selon une double loi d'attraction vers l'ouest et de tassement vers l'équateur. Nos mesures étant plus précises qu'il y a 50 ans, on ne doute plus que le Groenland s'éloigne de l'Europe à une vitesse de 36 m. par an, que Washington s'éloigne de Paris d'environ 4 m., et que, de 1926 à 1933, Buenos-Aires a progressé vers l'ouest de 15 m. Autres phénomènes à enregistrer : la Scandinavie, déchargée de ses glaces, se hausse de un mètre par an. Le delta du Rhône au contraire s'enfonce.

Il y a donc constamment des mouvements de l'écorce terrestre, qui se traduisent, de temps à autre, par des secousses plus ou moins violentes. Une secousse initiale est presque toujours suivie de secousses secondaires, qui sont une recherche d'équilibre. Le foyer des séismes trahit leur origine profonde. Il se situe le plus souvent entre 8 et 30 km de profondeur. Mais on a constaté des profondeurs de 600 et même de 720 km, dans la région du Pacifique. Les régions agitées sont ordinairement sujettes aux explosions volcaniques.

Au Chili, récemment, cette concomitance a été constatée avec évidence. Les séismes les plus destructeurs sont ceux dont le foyer est le plus proche du sol. C'est que les ondes sismiques alors ne sont pas amorties et frappent dans leur première vigueur. Ce fut le cas d'Agadir. Enfin, il faut noter que les séismes, à la différence des explosions volcaniques, ne préviennent pas. Il n'y a pas de grondements ni d'ébranlements avertisseurs. Dans les pays menacés et qu'on sait tels, il n'y a qu'un remède : des constructions à centre de gravité très bas et en matériaux légers. Los Angelès et Corinthe ont été reconstruites en normes anti-tremblements de terre. Terminons par un chiffre éloquent : au cours des 60 dernières années, 261.000 personnes ont trouvé la mort au cours de séismes. Tout cela parce que la Terre, malgré tout, reste jeune !

XI
Le vandalisme

Sous le titre *Les Monuments détruits de l'art français,* M. Louis Réau vient de publier une histoire du vandalisme en France. C'est ce qui donne à M. Georges Pillement, dans la *Revue de Paris* de mai 1960, l'occasion d'écrire un article sur les infortunes qui, au cours des siècles, ont frappé les richesses d'art de chez nous.

Le mot « *vandalisme* » a été employé pour la première fois, dans le sens où nous le prenons ici,

par le célèbre abbé Grégoire, dans une discussion parlementaire.

Ce vandalisme a pris, dans la suite des âges, les formes les plus diverses. Il apparaît en Gaule avec les monuments païens détruits par les chrétiens, avec utilisation, le plus souvent, des colonnes des temples, dans la construction des églises. A partir du v^{e} siècle, les invasions barbares entrent en jeu. Les Alamans, les Burgondes, les Francs, et, naturellement aussi, les Vandales dont le souvenir, dans l'œuvre de dévastation, fut plus violent que pour tous les autres. C'est ce qui explique le discours célèbre de Grégoire à la Convention, en 1794. Mais le passage des Vandales fut rapide. Après eux, toutes les invasions : celle des Huns, des Arabes, des Normands, des pirates de toute nature, eurent les mêmes résultats. C'est ce qui explique que nous soyons si pauvres en monuments antérieurs à l'an mille, alors que nous savons, de toute certitude, que les basiliques mérovingiennes et carolingiennes étaient de la plus grande richesse.

La croisade contre les Albigeois, la guerre de Cent ans, furent de nouvelles occasions de destructions. Mais il faut tenir compte ici d'un autre facteur non négligeable : un très grand nombre d'églises romanes ont disparu pour être remplacées par des églises gothiques. A-t-on le droit ici de parler de vandalisme ? Ces églises étaient ou insuffisantes, ou en ruines, et on voulait avoir à leur place des églises plus belles, plus spacieuses, mieux adaptées aux besoins des paroisses. L'aspect artistique n'était pas le seul considéré. On avait en vue en première ligne l'utilité spirituelle. Il ne pouvait être question, certes, de garder les églises antiques, en construisant à côté : la place était limitée dans les villes médiévales. On peut bien dire ici que la disparition de monuments, que l'histoire de l'art aimerait à posséder encore, était en somme inévitable, comme la disparition d'une foule prodigieuse de souvenirs antiques de toute nature.

Ce qui est bien du vandalisme, par contre, ce sont les destructions gratuites, haineuses, inadmissibles, des huguenots, au cours de ces guerres si improprement appelées « Guerres de Religion ».

« Les protestants, écrit l'auteur, ne se contentent pas de piller les trésors des églises, ils brûlent les tableaux, cassent les statues et vont jusqu'à faire sauter des piliers à la mine. Parfois, ils renoncent à ruiner complètement l'édifice contre une importante somme d'argent. »

Ronsard, dans son *Discours des Misères du temps* compare les hugenots aux « locustes » de l'Apocalypse, sauterelles venimeuses, qui saccagent systématiquement les lieux saints. De fait, ils ont totalement détruit les cathédrales de Mende, Alet, Uzès, Montpellier, Périgueux, Valence. Ils ont marqué de leur ravages celles de Lyon, Rouen, et de bien d'autres lieux. On pourrait citer des centaines d'églises ou de monastères et prieurés qui ont souffert de leurs atteintes. Selon un mot du temps, après eux, « la France n'est plus que désolation, ruines et saccagements ».

Il faut hélas ! ranger aussi parmi les causes de destruction de nos monuments d'art les fautes de goût, et ce que notre article nomme « le vandalisme embellisseur des chanoines ». Nous sommes aux XVIII^{e} siècle surtout. Le goût du jour est méprisant pour le gothique. Il l'était déjà au XVII^{e} siècle et c'est même alors que l'expression de « gothique » fut créée, dans une intention de dénigrement, pour le style ogival. Il ne pouvait, heureusement, pas être question de démolir les grandes cathédrales, mais on voulut à tout le moins les accommoder aux vues du jour. On nous affirme ici que saint François de Sales, évêque de Genève, résidant à Annecy, avait donné l'exemple en ordonnant, en 1610, de détruire dans son diocèse toutes les statues « difformes », ce qui voulait dire romanes et gothiques. Un autre évêque, parmi ses successeurs, Germonio, évêque de Tarentaise, déclarait :

« Les peintures et les sculptures doivent convenir à la dignité et au décorum de ceux qu'elles représentent, de peur que, si elles sont ineptes, elles ne provoquent le rire ou le dégoût de ceux qui les voient. C'est pourquoi, s'il en existe de telles, qu'elles soient effacées ou brûlées ou enterrées au cimetière. »

En somme, il parlait comme le Concile de Trente et nous ne pouvons lui donner tort, quoi qu'en pense l'auteur de l'article. De nos jours, nous tâchons d'obéir à ce Concile et nous pouvons aussi nous tromper dans nos jugements. Ce qui est sûr cependant, c'est que l'incompréhension des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles pour le gothique a été la cause d'un grand nombre de destructions regrettables. On a démoli des jubés, des clôtures de chœur, transformé des piliers gothiques en colonnes cannelées, remplacé des vitraux anciens, brûlé des stalles gothiques, etc.

Pourtant, ce ne fut pas encore là le plus grave. Le vandalisme a triomphé surtout au temps de la Révolution française. Si Grégoire essaya de prendre la défense des monuments ecclésiastiques, s'il combattit de tout son pouvoir ce que, le premier, il avait surnommé le « vandalisme », il ne réussit que très imparfaitement dans son action de sauvegarde. Les Jacobins, ennemis de la religion, qu'ils appelaient « superstition », en détruisirent les temples ou du moins très souvent les sécularisèrent, les affectant à des usages profanes qui furent cause de ruine. Et ce ne furent pas seulement les églises qui furent victimes de leurs préjugés et de leurs haines, mais aussi les châteaux, tous les emblèmes rappelant la monarchie ou la « féodalité » érigée en « monstruosité barbare ». De plus, la pénurie de la monnaie fit dévaster les trésors des cathédrales et églises ou abbayes. On ne se contenta pas de détruire toutes les effigies royales, mais aussi les portraits corporatifs de l'Hôtel de Ville de Paris. Et ils avaient été peints par des maîtres tels que Pourbus, Philippe de Champaigne, François de Troy, Carle Vanloo, Roslin, etc. On vendit, on brûla pour récupérer quelques fils d'or et d'argent, les tapisseries du Garde-Meuble ! Le rapporteur à la Convention osa leur reprocher « le mauvais goût de leur dessin », alors que ces tapisseries avaient été faites sur des cartons de Raphaël et de Jules Romain !

Certes, on peut citer quelques décrets conservatoires de la Convention ; mais le fanatisme aura toujours de bonnes excuses et les décrets de la Convention resteront inopérants. Ce qu'on leur doit

de plus important, c'est la création des musées nationaux. Il faut bien reconnaître cependant, que le musée n'est qu'un pis-aller et qu'il s'assimile fâcheusement à un cimetière de l'art. La vraie place d'une œuvre d'art est son lieu d'origine. « Les arcades du cloître de Saint-Michel-de-Cuxa ou de St-Guilhem-le-Désert seraient beaucoup mieux dans leurs lieux d'origine qu'au musée des Cloîtres de New-York ! »

La liste des destructions opérées par l'orage révolutionnaire, dans l'ouvrage de Louis Réau, est lamentable. A la Révolution, Paris avait plus de 300 églises. Après, il n'en restait que 27. A Arras, toutes les églises, à l'exception d'une seule, sont démolies, y compris la cathédrale. Les grandes abbayes sont sacrifiées. Leurs acquéreurs mettent en vente leurs matériaux ! C'est la catastrophe pour Cluny, Charlieu, Cîteaux, Morimond, Jumièges, St-Wandrille, St-Evroul, Bonport, Mortemer et mille autres ! Les châteaux disparaissent, les ameublements sont dispersés à vil prix et partent pour l'Angleterre.

« Les Français, écrit Burke, se sont montrés les plus habiles artisans de ruines qui aient existé au monde. Ils ont renversé leur monarchie, leur commerce et leurs manufactures. Ils ont fait nos affaires, à nous leurs rivaux, mieux que vingt batailles n'auraient pu le faire. »

Voilà une constatation qui est de taille ! Elle devrait faire réfléchir nos petits-neveux, à perpétuité ! En 1800, la France ressemblait à un chantier de démolitions. Les destructions continueront sous l'Empire, sous la Restauration même.

« A droite et à gauche du chemin, a écrit Chateaubriand, se montraient les châteaux abattus ; de leurs futaies rasées, il ne restait plus que quelques troncs équarris sur lesquels jouaient des enfants. On voyait des églises abandonnées dont les morts avaient été chassés, des clochers sans cloches, des cimetières sans croix, des saints sans tête, lapidés dans leurs niches. Saint-Denis était découvert, les fenêtres brisées : la pluie pénétrait dans ses nefs verdies et il n'y avait plus de tombeaux... »

L'auteur de notre article n'a-t-il pas raison de parler, après cela, de « frénésie démentielle » ?

Le XIX^e^ siècle fut moins dévastateur sans doute que les siècles précédents, mais il y eut des erreurs même chez Viollet-le-Duc, et des bévues chez d'autres « réparateurs » de monuments antiques ; le fameux préfet Haussmann, à Paris, sacrifia bien des coins artistiques au besoin de percer dans la capitale des avenues plus rectilignes et plus larges ! La nécessité de trouver des espaces pour l'évolution des automobiles en nombre toujours croissant, n'obligera-t-elle pas bientôt à de nouveaux sacrifices ?

La conclusion de l'article est pessimiste :

« Tant que nos dirigeants n'auront pas pris véritablement conscience de leur devoir en ce domaine, tant que trop d'architectes accepteront de démolir des œuvres de qualité pour construire des immeubles nouveaux, tant qu'on ne fera pas l'éducation d'une population trop souvent indifférente ou mal informée, le vandalisme continuera de sévir. »

Il est curieux de remarquer que, dans le même numéro de la même Revue, un article tout voisin, sous la signature de R. A. Schwaller de Lubicz, se plaint, avec preuves à l'appui, des destructions énormes qui se préparent, en Egypte, par la construction du barrage d'Assouan, dont le résultat le plus clair, croit-il, sera de détruire non seulement une quantité de merveilles archéologiques, ensevelies sous les eaux, mais même celles qui seront conservées, que menacera un mal nouveau : le salpêtre...

XII

Le clergé et la réunion de la Savoie

Nous avons déjà, ici-même, parlé du centenaire du rattachement de la Savoie à la France. Nous y revenons avec Daniel-Rops, pour dire comment le clergé prit part à l'événement. Son article a paru dans les *Etudes* de juin 1960, sous le titre : *l'Eglise et le rattachement de la Savoie à la France.*

Que le clergé ait eu, en cela, une influence particulière ne saurait surprendre. C'est que la Savoie était une très vieille terre chrétienne. Le diocèse de Tarentaise avait été fondé par S. Jacques d'Assyrie, moine de Lérins et disciple de S. Honorat, au V^e^ siècle. Il fut érigé en archevêché au VIII^e^. Le diocèse de Maurienne, fondé par le roi de Bourgogne, Gontran, est du VI^e^ siècle. Mais le siège d'Annecy remontait au IV^e^ s. La Savoie de nos jours garde d'innombrables témoignages de ce long passé chrétien : cathédrales, églises, couvents, chapelles, prieurés. Il y a cent ans, le pays était encore plus marqué du sceau catholique que maintenant. En 1802, au Concordat, la Savoie n'avait eu qu'un siège épiscopal : Chambéry-Genève, mais elle avait vu, sous la Restauration, se rétablir Annecy, en 1822, et Tarentaise et Maurienne, en 1825. Quatre diocèses pour deux départements ! « Il ne fallait rien moins que cela, disent-ils en s'amusant (les habitants eux-mêmes), pour faire obéir ces têtes dures de Savoyards. »

Le clergé tenait une grande place dans la vie sociale en Savoie. Les Ordres, Congrégations et Instituts religieux pullulaient littéralement. Nobles et bourgeois avaient un grand nombre des leurs dans le clergé. Les notables avaient presque tous fait leurs études dans des collèges ecclésiastiques. Quant au peuple, il gardait ses traditions. Stendhal avait écrit dans ses *Mémoires d'un Touriste* :

« Le fond du cœur du paysan savoyard est occupé par la dévotion, mais une dévotion non méchante, car son curé aussi est Savoyard, c'est-à-dire bon homme au fond. »

Le clergé savoyard était donc tout près du peuple. Les évêques eux-mêmes, en Savoie, étaient le plus souvent issus de paysans ou d'artisans. L'un d'eux, Mgr Rendu, évêque d'Annecy, s'était illustré, en prenant, dès 1845, — trois ans avant le *Manifeste du Parti communisme* de Karl Marx, — des positions si avancées, en matière sociale, pour la défense de la condition ouvrière et la dénonciation des méfaits du capitalisme, qu'il fait figure de précurseur de Léon XIII. C'était la Savoie qui avait donné à la France et au monde une personnalité ecclésiastique aussi vigoureuse que celle de Mgr Dupanloup.

Mais venons-en au problème du rattachement à la France. Le clergé savoyard était loyaliste envers la maison de Savoie. Pourtant, au cours du XIX^e^

siècle, ses liens envers elle allaient en se distendant. La politique piémontaise s'orientait visiblement vers l'Italie. Les Savoyards se plaignaient d'être financièrement sacrifiés à cette politique. Le *Risorgimento* italien n'était pas chose faite pour les enthousiasmer. Joseph de Maistre, oracle national, avait écrit dès 1812 :

« Prenez garde à l'esprit italien. Il est né de la Révolution et fera bientôt une grande tragédie. »

Ce qui donnait au clergé savoyard un sentiment de désapprobation et même d'inquiétude, c'était que le *Risorgimento* s'inspirait surtout d'anticléricalisme. En 1850 et 1852, le ministre Siccardi avait mis brutalement fin à la plupart des privilèges reconnus à l'Eglise par les Concordats de 1828 et 1841. « Suppression du « for » et des immunités ecclésiastiques, abolition des dîmes ; dépôt d'un projet de loi sur le mariage civil. » L'arrivée au pouvoir de Cavour avait accentué la tendance. En 1855, il avait fait voter la « loi des couvents », qui supprimait tous les Ordres religieux non adonnés à la charité ou à l'enseignement. Plus de 600 établissements avaient été frappés. L'Etat piémontais avait encaissé plus de deux millions de livres-or. L'archevêque de Chambéry, Mgr Billiet, avait protesté hautement. Il y avait eu des scènes regrettables de violence, contre des couvents tels que le Carmel de Chambéry ou les Bénédictins d'Hautecombe. Les évêchés et les presbytères se transformèrent ainsi en centres de résistance.

Mais la cause la plus profonde de mécontentement pour le clergé savoyard ce fut l'attachement au pape, dont les possessions traditionnelles étaient menacées par la politique de Cavour, tandis que Napoléon III passait pour un défenseur du pape. Une des conséquences les plus curieuses de la situation et de l'état des esprits en Savoie fut que les « libéraux », c'est-à-dire les anticléricaux et gens de gauche, passèrent dans le camp des opposants au rattachement. La *Gazette de Savoie*, organe de la gauche libérale, déclara que la Savoie n'était pas désireuse de quitter la paternelle dynastie des ducs et rois « sans peur et sans reproche », pour devenir le 87ᵉ département.

« Se rattacher à la France de 1859, disaient d'autres, ce n'est pas s'unir à la France de 1789, mais à celle des capucins et des chouans, à la France de la Saint-Barthélemy, de la prise de Rome, des réactions de 1816... »

En France, Buloz, Savoyard lui-même, faisait campagne dans la *Revue des deux-Mondes*, contre une annexion voulue par les prêtres. De tous les grands organes, seul ou presque seul, le *Correspondant* était favorable. Les contre-coups de la campagne de 1859, en Italie centrale, donnèrent des inquiétudes aux évêques de Savoie, si bien qu'au lendemain de l'armistice de Villafranca, lorsque les patriotes savoyards vinrent solliciter l'empereur de faire valoir ses droits sur la Savoie, il ne se trouva aucun prêtre parmi eux. Ce qui fit le plus d'impression sur tous les esprits — de gauche comme de droite — dans le pays, ce furent les prétentions émises par la Suisse de revendiquer le Chablais et le Faucigny, de Bonneville à Evian et Thonon.

Finalement, par le traité du 24 mars 1860, l'accord fut signé entre la France et le Piémont, pour le transfert. Le plébiscite eut lieu, dans l'enthousiasme général, le dimanche 22 avril. En beaucoup de lieux les électeurs se rendirent aux urnes, comme à une procession, avec les curés en tête. On sait le résultat : sur 135.000 votants, il n'y eut que 235 *non !* C'était presque l'unanimité. Ainsi se trouvèrent réunies à la nation française, 600.000 âmes, sur lesquelles on comptait au moins 500.000 catholiques.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

DANIEL-ROPS, de l'Académie française — **L'Eglise et les Révolutions.** — In-8 de 1.053 p., 19 NF. — Paris, Fayard, 1960.

Les lecteurs de l'*Ami* ont trouvé avec plaisir dans leur revue du 28 avril 1960, des extraits du nouveau livre de Daniel-Rops, dans la grande série commencée il y a près de vingt ans et qu'il poursuit avec une vigueur inlassable. Nous voudrions ici dire en quoi ce nouveau volume non-seulement est digne de ses aînés, mais les surpasse encore en intérêt.

Il est d'abord sensiblement plus considérable : pas moins de 1.053 pages, en y comprenant, il est vrai, les tableaux chronologiques, si utiles, les tables des matières, très complètes.

Le texte lui-même a 951 p. très denses. Ne parlons pas des mérites bien connus de l'œuvre entière ; style vivant, souple, enveloppant, portraits nombreux et particulièrement résussis, chaleur d'âme, immense documentation, très haute impartialité, marquée par le souci de ne rien cacher de ce qu'il y a fatalement d'humain, et parfois de trop humain, jusque dans les institutions les plus saintes, de façon à donner toujours la note juste que l'histoire la plus exigeante ne peut qu'accepter.

Mais ici, en outre, deux choses sont à remarquer. La première, c'est l'actualité du sujet traité. Dans tous, nous sommes dans ce qu'on nomme l'ère contemporaine. Elle commence à cette date fatidique : 1789. On l'a dit bien des fois, la Révolution n'est pas seulement un fait ou une série de faits, mais une « époque ». Daniel-Rops donne son interprétation en se plaçant dans le domaine religieux et la Révolution fut particulièrement néfaste à ce point de vue. L'histoire religieuse de 1789 à 1801 est une tragédie. Vient ensuite cette péripétie étonnante : le « sabre » qui apparaît une volonté impérieuse et irrésistible, Bonaparte, bientôt mué en Napoléon. Au point de vue religieux, c'est le concordat, puis le conflit entre « le sabre et l'esprit », le pape prisonnier à Savone, la victoire morale du pape impuissant sur l'empereur tout-puissant. Le chapitre suivant raconte une « Contre-Révolution manquée », tout ce qu'il y avait dans la soi-disant « Restauration » d'espoir d'abord et finalement de déception. Le chapitre IVᵉ est consacré au pape Grégoire XVI. Il met au point bien des faits déjà connus mais qu'on n'a jamais fini de soupeser et de méditer. Le drame de Lamennais est particulièrement éclairé des lumières d'un historien qui tient compte de tous les éléments de la question, et le portrait de ce même Lamennais est de ceux qu'on aime à rencontrer et à admirer. Puis c'est le chapitre : *Grandeur de Pie IX.* Ce pape fut en effet un très grand pape, passionnément combattu et critiqué,

mais plus passionnément aimé encore. Sa bonté, sa piété, son admirable bonne volonté, et peut-être aussi l'immensité de ses malheurs, lui font une auréole qui ne s'effacera plus.

Jusqu'ici, ce ne sont, en quelque sorte, que les événements externes de l'histoire de l'Eglise qui ont été évoqués. C'est la première partie du volume et elle en occupe à peu près la moitié. Malgré tout l'intérêt qui s'y attache la seconde partie est encore plus palpitante. Nous entrons dans l'intérieur des âmes, autant que cela est possible au regard humain. Le XIX^{e} s. a été un siècle de lutte, de contrastes et d'oppositions. L'auteur l'a intitulé : *Dieu et l'homme en question*. C'est bien cela : la lutte de Jacob contre l'Ange, mais avec une couleur plus accusée, à tel point qu'il s'agit plutôt de la lutte de Satan contre Dieu. C'est la rébellion de l'intelligence, l'offensive contre la foi, contre l'Eglise, contre la religion même. Et elle est menée dans de nombreux secteurs. Les attaques qui font le plus de bruit sont celles de la critique visant à ruiner l'historicité des Ecritures et du Christ lui-même. La critique protestante allemande, dont l'un des noms les plus connus est celui de Strauss, auquel il faut ajouter celui de Baur, sera reprise, avec un art chatoyant, par Ernest Renan, chez nous. — Dans un autre secteur, celui de la Préhistoire, ce sont les découvertes de Boucher de Perthes, puis les travaux de Darwin, qui donne le branle. Et la science nouvelle des origines de l'homme se tourne sans retard contre la religion ! Périodiquement, on entend prononcer sur l'Eglise, tantôt avec dédain, tantôt avec regret, des sentences de mort. Avec Nietzsche, ce ne sera pas seulement l'Eglise qu'on dira morte, mais Dieu lui-même ! Et Renan, de nouveau, interviendra avec son fameux livre sur *L'Avenir de la Science*, pour assumer, au nom de la raison et de la science, tous les grands problèmes humains jusque-là réservés à la théologie. Ajoutez à cela le matérialisme historique de Karl Marx, le positivisme d'Auguste Comte, et d'autres courants secondaires et vous aurez un aperçu de l'offensive de l'homme contre Dieu !

Comment l'Eglise a-t-elle réagi ? C'est ce que le même chapitre tente de nous dire, et il le fait avec compétence et plénitude. Il ne dissimule pas les insuffisances de certaine apologétique du temps. Mais il met en lumière aussi les retournements des grands apôtres sociaux : un Ozanam, un von Ketteler, et bien d'autres, dont on trouvera ici les noms. Et c'est sur une note apaisée que l'on achève ce chapitre capital. Et pourtant la vraie réponse n'est donnée à notre sens, que dans les deux chapitres suivants, qui achèvent le volume.

Au fond, de quoi s'agissait-il ? On a voulu nous faire croire que le XIX^{e} siècle avait été un siècle « athée », que l'Eglise y avait été constamment en perte de vitesse, qu'elle n'était pas tout à fait morte peut-être, mais en marche vers la tombe, et qu'on pouvait admettre ce mot d'un inspecteur d'Université, vers 1831 : « Nous assistons aux funérailles d'un grand culte ». On a cité bien des fois les paroles cyniques d'Henri Heine, sur ce cadavre qu'était l'Eglise de son temps, un cadavre devant lequel chacun se met « le mouchoir sur le nez ».

Mais ce que D.-R. a vu admirablement, c'est que la vie se prouve par la vie, et non par des discussions verbales. Comment peut-on discerner si un siècle est un siècle chrétien ou non ? Voilà ce qu'il faut se demander, et cela, en se souvenant de tous les siècles passés. La réponse est simple et décisive : un siècle est chrétien : 1° quand il produit beaucoup de saints ; — 2° quand il compte beaucoup d'apôtres. Qu'en est-il, au juste, sur ces deux points ?

Des saints canonisés ou béatifiés, ou en voie de l'être, on peut dire sans crainte qu'il n'y en a jamais eu davantage qu'au XIX^{e} siècle, et D.-R. en cite un bon nombre, sans pouvoir les nommer tous, tant ils sont nombreux. Il s'arrête avec prédilection à des figures admirables comme Jean-Marie Vianney, Joseph Cottolengo, don Bosco, don Cafasso, Michel Garricoïts, mais combien d'autres qu'il ne peut que saluer au passage : Coudrin ou « Marche-à-terre », Hubert Fournet, Chaminade, Madeleine-Sophie Barat, etc., etc. Et parmi ceux qu'on aperçoit en quelque sorte, dans l'antichambre, dans les dossiers des procès de béatification en cours, un Bruno Lantéri, un Louis Querbes, un Basile Moreau, un Paul-François Libermann, une Pauline Jaricot, un Frédéric Ozanam, déjà nommé, une Jeanne Jugan. Quand il a retracé brièvement quelques-unes de ces belles existences, rappelé des noms d'auteurs ascétiques et mystiques, comme M^{me} Swetchine, Mgr de Ségur, le P. Faber, dom Guéranger, évoqué des génies spirituels tels qu'Adam Mohler, et John-Henry Newman, a constaté ce qu'il nomme un « pullulement de congrégations nouvelles », dont chacune s'inspire d'une pensée, d'une vie surnaturelle, intense chez le fondateur ou la fondatrice, il est en droit de conclure que « paradoxalement, le XIX^{e} siècle apparaît comme un siècle contemplatif et orant ! » On ne saurait trop rappeler tout cela. Rarement un siècle a été plus calomnié que le XIX^{e} siècle. L. Daudet l'appelait ce « stupide XIX^{e} siècle ». Il le fut peut-être dans bien des domaines, mais pas dans celui de la vie profonde des âmes

A cette première marque de vitalité de l'Eglise s'ajoute la seconde : la présence des apôtres ou des « missionnaires ». Le XIX^{e} siècle fut un siècle de missions. Quand la tourmente révolutionnaire s'achève, quand l'Eglise reprend son souffle après les persécutions et les insuffisants relèvements de la période napoléonienne (c'est-à-dire entre 1815 et 1820), les missions étrangères sont au plus bas. Tout est à remettre en marche, à relancer, à financer, à orienter. Immédiatement commence dans toutes les directions, un mouvement d'une ampleur sans précédent. L'Eglise semblait avoir perdu son sang et sa substance, en Europe et spécialement en France. Mais comme au XVI^{e} siècle, et peut-être mieux encore voici qu'elle s'apprête à compenser par ses conquêtes au loin tout ce qu'elle perd dans les pays d'ancienne foi chrétienne.

Le chapitre consacré aux missions étrangères est magistral. Il décrit le renouveau de l'Eglise canadienne, rappelle le rôle de ses très grands évêques, Mgr Plessis et Mgr Bourget, entre autres. Il nous révèle le « prodigieux essor de l'Eglise américaine », qui ne compte que 30.000 fidèles en 1789, et qui en comptera 4.500.000 en 1870, pour atteindre 35 millions de nos jours. Parallèlement, nous assistons à la naissance et à la croissance des grandes œuvres auxiliaires : la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, les Ecoles d'Orient, les Ecoles apostoliques. C'est aussi l'heure où se développent les Congrégations vouées surtout à l'apostolat, les Picpuciens, les Oblats de Mgr de Mazenod, les Spiritains de Libermann, les Missions africaines, les Pères de Sion des Frères Ratisbonne, les Salésiens de don Bosco, etc

Et là aussi, ce sont les saints qu'il faut voir en particulier. D.-R. s'attache avec une prédilection marquée à cette merveilleuse mère Javouhey, fondatrice des Sœurs St-Joseph de Cluny, dont Louis-Philippe disait : « Mais, c'est un grand homme ! » Et comme il parle avec enthousiasme aussi — l'enthousiasme voilé et profond de l'historien volontairement sobre — des martyrs de l'apostolat, saint Pierre-Marie Chanel, le bienheureux Gabriel Perboyre, l'admirable Théophane Vénard. Il parcourt, et nous fait parcourir avec lui, tous les théâtres de l'univers. Partout les explorateurs et les missionnaires sont sur les pistes et dans les profondeurs des brousses, ou dans les glaces du grand nord. Partout se poursuit une épopée qui est l'une des gloires de ce siècle si décrié !

Il était difficile, croyons-nous, de faire un tableau plus saisissant et plus complet de l'action évangélique dans le monde. Et de tout cela ressort avec une force irréfutable le fait de l'immortelle jeunesse de l'Eglise du Christ. On comprend que le Concile du Vatican, en énumérant

les titres que le catholicisme possède à réclamer la foi de l'humanité, dans sa dernière session solennelle, ait inscrit en tête, parmi eux « l'étonnante propagation de l'Eglise à travers toutes les nations ». Pendant qu'elle avait à résoudre tant de difficiles problèmes dans les régions de la terre où elle était depuis longtemps établie, elle ne renonçait aucunement à cette puissance d'expansion, à cette vocation d'apostolat, qui lui venait de son divin Fondateur et qui, dans le passé, avait fait sa grandeur et sa gloire.

Pour terminer sur une note aux allures surnaturelles, Daniel-Rops évoque en quelques pages ce qu'il nomme « trois signes dans le ciel ». Il s'agit des mystérieux encouragements donnés par la Vierge en personne — médiatrice des grâces — à ses fidèles serviteurs : la Médaille miraculeuse par Catherine Labouré, — la Vierge qui pleure, à La Salette, — la Vierge qui guérit, à Lourdes ! Tout cela n'a-t-il pas un sens ? Et l'historien n'en doit-il pas tenir compte ? Il est acquis, en méthodologie historique, que tous les faits n'appartiennent pas à l'histoire, certes, car alors il serait impossible de l'écrire, mais bien tous les faits qui « ont agi ». Or, ceux de la rue du Bac, de La Salette, de Lourdes surtout, ne sont-ils pas des faits qui « ont agi » et même qui agissent encore ? Quand, pour le centenaire des Apparitions, trois millions de pélerins sont venus à Lourdes, ils ont donné la preuve de cette action, de même que les 700.000 pélerins venus à Ars, en 1959, pour le centenaire du saint curé ont attesté son influence posthume.

A la dernière page de ce volume, D.-R. indique le sujet de celui qui doit suivre et qui clora l'ensemble ; il aura pour titre spécial, quelque peu ironique : *L'âge de la mort de Dieu*. Il étudiera la période qui va de 1870 ou plus pécisément de 1878 (mort de Pie IX), jusqu"à 1939, c'est-à-dire l'avènement de Pie XII. Il y aura là de très grandes figures de papes : un génie, Léon XIII, — un saint, Pie X, — des pontifes éclairés et puissants, Benoît XV et Pie XI. Il y a aura aussi des ennemis de Dieu à évoquer, Lénine, Hitler, Staline, et tant d'autres ! L'auteur annonce qu'il y joindra l'histoire des églises protestantes et orthodoxes aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, sujet que l'abondance des matières l'a obligé à remettre à plus tard, dans le tome analysé ici. Et cette histoire des autres Eglises chrétiennes sera une excellente préface au futur concile et un aperçu de ce qu'on peut attendre du vaste mouvement que nous appelons « l'œcuménisme ».

L. CRISTIANI.

---

1. Mgr CRISTIANI. — **Saint Vincent de Paul**, 206 p. (12 × 19), 5 NF. — Paris, Apostolat de la Presse (46, rue du Four, VI), 1960.
2. Dom R. J. HESBERT. — **Monsieur Vincent, maître de vie spirituelle.** — 204 p. (14 × 19), 9,90 NF. — Paris, Alsatia, 1960.
3. R. P. CHALUMEAU, lazariste. — **Guide de saint Vincent de Paul à travers Paris.** — 80 p. (12,5 × 18). — Paris, Edit. CEFAG (153, rue de Grenelle) 1960.

1. — L'ouvrage de Mgr Cristiani est orné de huit photographies, hors-texte, représentant des lieux habités par S. Vincent, ou des objets lui ayant appartenu, ainsi qu'un intéressant portrait sur la couverture. Notre collaborateur nous donne une biographie bien informée, complète, l'accompagnant dans les péripéties de son existence dans ses divers ministères et dans ses fondations, suivant l'ordre chronologique. Ce récit, très vivant, occupe les six premiers chapitres (p. 7-160). L'auteur, qui est historien de métier, s'est bien documenté, mais s'est abstenu de notes et de références, car il destine son livre, non aux savants, mais au peuple chrétien.

Avec le chapitre VII (p. 161-181) nous avons une synthèse de la spiritualité de saint Vincent : elle a demandé un important travail, car les éléments en sont dispersés principalement dans les *Conférences* et les *Lettres*, sans que le grand fondateur de tant d'œuvres dont les idées directrices étaient bien arrêtées et les vues profondes, ait trouvé le temps, ou peut-être ait eu le goût de systématiser les enseignements qu'il prodiguait à ses fils, à ses filles, aux séminaristes, aux retraitants, aux prêtres et aux personnes du monde qu'il enrôlait sous la bannière de la charité envers le prochain.

Le VIII^e^ et dernier chapitre trace le portrait physique et moral de l'homme, nous fait assister à ses derniers jours et à sa mort, puis aux principales étapes de sa canonisation.

Accessible à tous, intéressant et complet, cet ouvrage mérite d'être diffusé dans tous les milieux, chrétiens ou non.

2. — Dom Hesbert, O.S.B., consacre tout son livre à faire connaître la spiritualité de saint Vincent, mais par une méthode bien différente. Il choisit, dans l'enseignement donné par S. Vincent à des auditoires collectifs, tous les passages les plus expressifs concernant la vie spirituelle ; ils les divise en deux groupes, d'égale importance, le premier comprenant 15 extraits concernant la vie chrétienne en général et les moyens d'arriver à la perfection (par ex. purification par la souffrance, les tentations, l'ouverture de conscience, l'oraison, etc.); la seconde, de 15 morceaux également (p. 93-200), concernant plus spécialement la vie religieuse. Le choix des extraits, leur mise en ordre logique, leur division en chapitres, les titres donnés à ceux-ci sont de Dom H.; il a aussi écrit une introduction générale (p. 7-12) et établi des Tables de concordance avec l'édition Coste. Dans toutes les pages de l'ouvrage, c'est donc le seul M. Vincent que l'on entend, et en admirant la profondeur de sa doctrine, la facilité et la familiarité avec laquelle il en fait l'adaptation à chaque auditoire, la charmante simplicité et limpidité de son style, la finesse psychologique de ses conseils, l'élévation de sa pensée surnaturelle, on ne s'étonne plus de l'emprise qu'il exerça sur le monde savant et sur les évêques, sur les prêtres et les « filles des champs » qu'il attirait à ses œuvres d'apostolat et de charité, sur Louis XIII qu'il assista à ses derniers moments, sur Anne d'Autriche et sur les membres de son « conseil de conscience ». Vraiment c'est à bon droit qu'on a pu appeler cet humble parmi les plus humbles « le grand Saint du grand siècle ».

3. — Le R. P. Chalumeau offre aux fidèles qu'attire à Paris le tricentenaire de la mort de saint Vincent, et à bien d'autres pieux touristes ou pèlerins, un petit volume très portatif qui contient 14 plans de différents quartiers de Paris précédés d'un plan-guide. On pourra ainsi mettre ses pas dans les pas du Saint, en allant avec lui aux différents points de la ville où il habita, où il prêcha, où il établit ses fondations, etc. Les immeubles sont, sur chaque plan, marqués de couleur rouge ; la route à suivre indiquée par un trait bleu. L'auteur a prévu neuf « promenades » ; dans les trente premières pages il dit ce qu'il y a à voir à chaque endroit visité. Deux Tables finales sont une aide excellente.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 julii 1960

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant **. C. GAILDRAUD**

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)